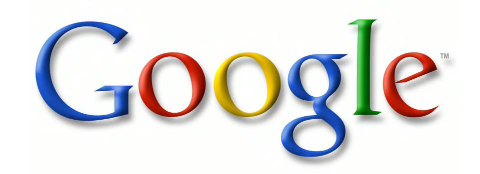
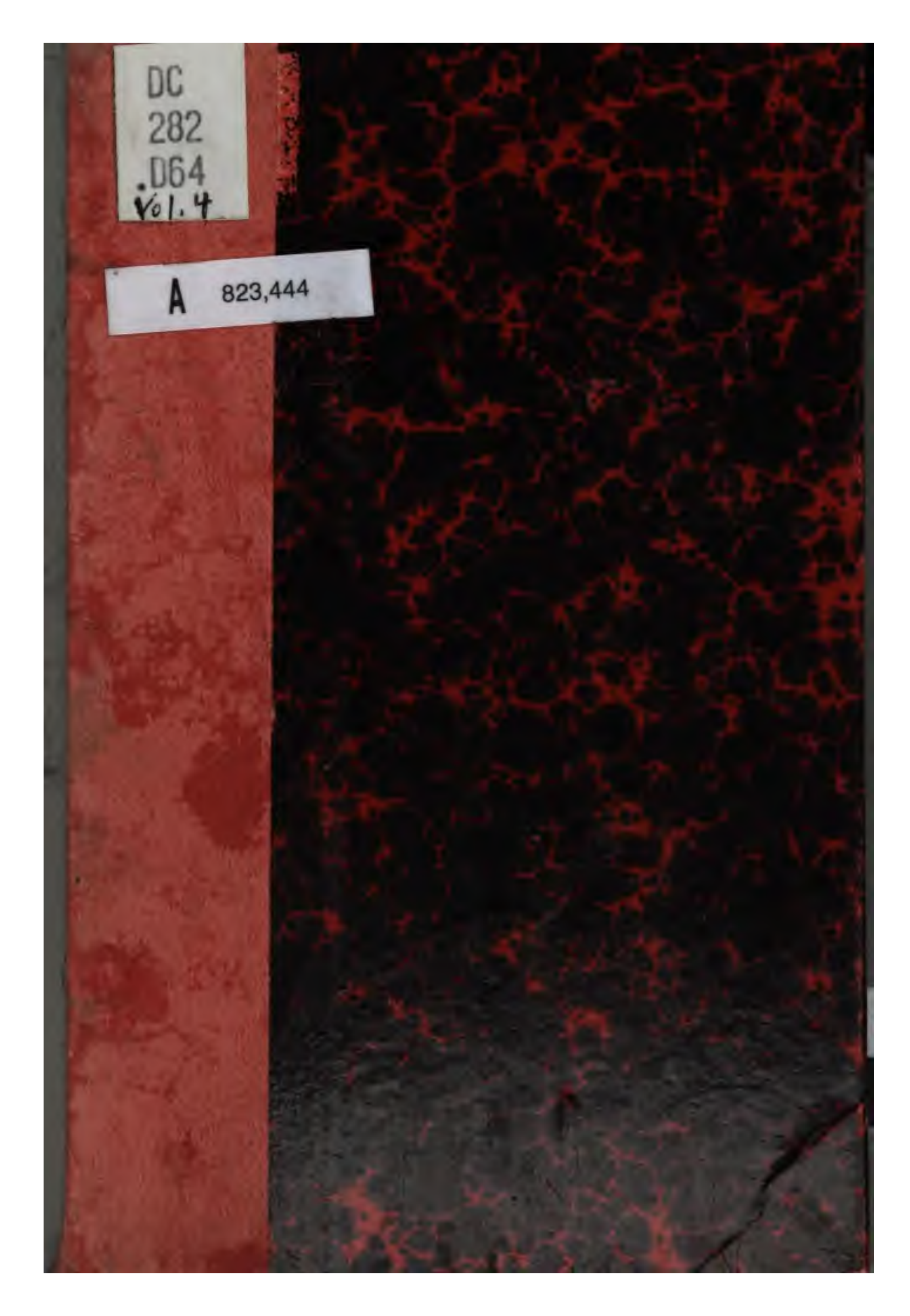



DC
282
.D64
Vol. 4
A 823,444


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817

JOURNAL AUTHENTIQUE

DU

SIÉGE DE STRASBOURG

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE VOITELAIN & C[e]

61, RUE J.-J. ROUSSEAU, 61

DOCUMENTS PUBLICS
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1870-1871

IV

JOURNAL AUTHENTIQUE

DU

SIÉGE DE STRASBOURG

PAR

LE BARON DU CASSE

Avec deux Lettres autographes du général Uhrich et deux Cartes

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C[ie], ÉDITEURS
15, boulevart Montmartre et faubourg Montmartre, 13
MÊME MAISON A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1871

DÉDICACE

Mon Général,

Permettez à un ancien officier, qui se souvient toujours avec bonheur d'avoir été votre aide de camp et votre chef d'état-major, de vous dédier ce petit livre, histoire puisée aux sources les plus authentiques et destinée à retracer le souvenir de votre magnifique défense de Strasbourg.

Au milieu des revers de nos armées, vous avez su, avec une poignée de braves gens, résister à des attaques furieuses, à un bombardement terrible. Votre cœur, si bon et si noble, a doublement souffert en voyant les malheurs accumulés sur la capitale de l'Alsace. Aussi avez-vous eu double mérite en refoulant les émotions douloureuses de votre âme patriotique, pour ne songer qu'au devoir rigoureux du soldat.

Vous avez prolongé la résistance jusqu'à la minute où cette résistance, devenue complétement impossible, n'aurait plus eu qu'un seul résultat, la destruction inutile, inhumaine d'une cité généreuse.

Honneur à vous, mon général. L'Alsace, la France, l'ar-

mée ne doivent jamais oublier celui qui a su faire briller nos armes d'un glorieux éclat, alors que de toute part nos soldats tombaient écrasés sous le nombre.

La défense de Strasbourg est une des belles pages de notre histoire militaire.

C'est le phare lumineux qui brille au travers d'une nuit obscure.

Bon Du CASSE.

PRÉFACE

Je me trouvais à Tours au commencement d'octobre 1870, lorsque j'appris l'arrivée dans cette ville du général Uhrich, dont la belle défense à Strasbourg avait popularisé le nom dans la France entière. Je fus témoin des ovations méritées qui lui furent faites par la population, et je n'aurais jamais cru alors qu'il pût se trouver dans notre malheureuse patrie une seule voix discordante pour oser, au bout de quelques jours, mêler son aigre fausset au concert de louanges qui s'élevait autour du brave gouverneur de Strasbourg. Cela eut lieu cependant; des esprits jaloux, en bien petit nombre, du reste, voulurent jeter de l'ombre sur un brillant tableau.

Je résolus alors de venger mon ancien général en racontant simplement, et preuves en main, jour par jour, à l'aide de documents irréfutables,

le siége et le bombardement de la capitale de l'Alsace. Mon travail fut publié dans le *Moniteur de Tours*.

Aujourd'hui, je me décide à faire imprimer ce récit sous forme d'un volume, que je dédie au général Uhrich.

On trouvera à la fin du récit deux lettres qui me furent adressées par le général pendant sa captivité, dans lesquelles il veut bien rectifier quelques petites erreurs de détail échappées à ma plume.

Que les lecteurs me permettent, avant de commencer ce récit, de leur faire connaître, en peu de mots, la belle et noble carrière d'un officier général dont le dernier fait de guerre suffirait pour illustrer le nom.

Uhrich (Jean-Jacques-Alexis) est né le 15 février 1802, à Phalsbourg (Meurthe). Entré à Saint-Cyr en 1818, il a aujourd'hui soixante-neuf ans d'âge et 53 ans de service. Néanmoins, et malgré les fatigues du siége de Strasbourg, fatigues morales et physiques, il ne paraît pas avoir plus d'une cinquantaine d'années, tant il est encore plein d'énergie et de force. Carré par la base, il a les épaules larges, l'œil ardent et fier, le sourire loyal. Tout respire en sa personne l'intrépidité et la franchise du soldat jointe à la bonté d'un noble cœur.

Sous-lieutenant en 1820, dans la légion des Hautes-Alpes, devenue 3e léger, il fit avec ce régiment la campagne de 1823 à l'armée d'Espagne, prit part au siége de Pampelune, et fut nommé lieutenant en 1826. De 1823 à 1826, il resta au corps d'occupation dans la Péninsule.

Capitaine en 1831, adjudant-major en 1836, il passa avec le 3e léger en Algérie, en 1839, y resta

jusqu'en 1841, se distingua dans plusieurs expéditions et reçut le commandement d'un bataillon au 23e de ligne. En 1845, il fut promu lieutenant-colonel au 69e de ligne, et choisi dans toute l'arme de l'infanterie pour recevoir le commandement important de l'école de tir. Personne n'était plus apte que le jeune officier supérieur à bien diriger cette école. Il réussit admirablement et fut nommé en 1848 colonel du 3e léger, son premier régiment.

En 1852, le colonel Uhrich dont l'avancement était assez rapide, attendu que les inspecteurs généraux reconnaissaient en lui une merveilleuse aptitude pour le métier des armes, obtint les épaulettes de général de brigade. Désigné, à la création de la garde impériale, pour présider à la formation de ce corps d'élite, il eut l'honneur de le mener en Crimée, devant Sébastopol, et de le conduire le premier au feu. C'est devant les batteries de la formidable ville russe qu'il gagna ses étoiles de général de division.

De retour en France, il remplaça le général de Mac-Mahon au commandement d'une des divisions du camp de Boulogne, vint à Paris en 1856 avec ses troupes, partit avec elles pour l'Italie en 1859, et resta après la campagne au corps d'occupation.

En 1860, il vint prendre le commandement de la 13e division militaire, à Rennes. Il fut ensuite envoyé au camp de Châlons, revint à Paris et passa par limite d'âge au cadre de réserve en 1867.

Lorsque la guerre avec la Prusse fut déclarée, le général Uhrich, encore plein de vigueur, sollicita et obtint l'honneur d'aller défendre l'Alsace, berceau de sa famille.

On verra par le récit que nous allons faire, comment il s'acquitta de sa noble mission.

Lorsqu'après la reddition forcée de la capitale de l'Alsace, le général Uhrich vint rendre compte au Gouvernement de la défense nationale, à Tours, de sa conduite, il reçut des membres du Gouvernement et de la population l'accueil le plus sympathique, le plus enthousiaste, et nul doute qu'à ce moment si le gouvernement eût osé créer des maréchaux, Uhrich eût été le premier élevé à ce haut rang, car il était désigné par l'opinion publique.

Au bout de quelques jours cependant, un ou deux journaux élevèrent des doutes sur la façon dont Strasbourg avait été défendu. Strasbourg vengea son héroïque gouverneur en lui décernant un brevet de citoyen de la ville, le Gouvernement de la défense nationale en l'élevant à la dignité de grand'croix et en accordant les faveurs méritées qu'il sollicita pour sa brave garnison.

La famille Uhrich est éminemment militaire. Un de ses frères est mort colonel, ayant été blessé d'une balle dans l'œil et jouissant dans l'armée de la réputation d'un des chefs de corps les plus capables. Un autre est intendant général, son propre fils et celui

de son frère sont deux jeunes capitaines d'état-major d'un mérite réel. Le fils est encore en expédition en Kabylie, aide de camp du général Cérez.

Le général Alexis Uhrich est l'officier général auquel peut le mieux s'appliquer cette parole de Napoléon Ier parlant de l'intrépide Girard, tué à Ligny en 1815 : « Girard était petit de corps, mais « grand par le cœur. »

JOURNAL AUTHENTIQUE

DU

SIÉGE DE STRASBOURG

Le siége de Strasbourg, la belle défense faite par cette place, l'héroïsme de son gouverneur, le général Uhrich, l'intrépidité de la faible garnison, le dévouement patriotique de ses habitants pendant une lutte commencée le 12 août, terminée le 28 septembre, au milieu d'un bombardement non interrompu de trente-neuf jours, assurent à cette malheureuse ville une des plus belles pages de nos annales militaires. Nous avons donc pensé qu'on ne lirait pas sans le plus vif intérêt le récit détaillé que nous allons donner à nos lecteurs de ce fait de guerre.

Ce récit est rédigé sur des documents authentiques et de la plus scrupuleuse exactitude.

I

Au moment de la guerre contre la Prusse, Strasbourg, comme les autres places fortes de notre réseau du Nord et du Nord-Est, n'était pas préparé à un siége. L'armement était plus qu'incomplet, aussi bien que les approvisionnements en vivres et en munitions de guerre. L'artillerie se

composait, en matériel, de 240 à 250 bouches à feu de tous les calibres, depuis l'obusier de montagne, assez inutile dans un siége, si ce n'est au moment de l'assaut, jusqu'à la pièce de 24; quelques mortiers en petit nombre formaient, avec les bouches à feu de 12, les principaux engins de la défense.

Le personnel de l'artillerie était nul, tous les régiments de cette arme ayant été employés à former des batteries de campagne pour l'armée du Rhin. Il y avait alors seulement dans la place, quartier général du 1er corps, le beau et le bon régiment de pontonniers, portant le nº 16, commandé par le colonel Fiévet, et dont onze des quatorze batteries se trouvaient dans la ville, les trois autres (3e, 7e et 11e) étant détachées à Lyon et à Alger.

Ce régiment devait partir pour Metz. Il attendit vainement son ordre de route, et finalement ne l'ayant pas reçu avant l'investissement, il resta dans la place où il rendit les plus grands services.

Il y avait encore à Strasbourg, un faible dépôt des 5e et 20e d'artillerie. Le général de brigade Joly-Frigola avait le 6e commandement d'artillerie à Strasbourg, mais, appelé à d'autres fonctions à l'armée du Rhin, il quitta la place dans les premiers jours, et y fut remplacé par le général Barral qui parvint à pénétrer déguisé, dans ses murs, pendant le siége.

Le génie manquait en partie d'instruments et des matériaux nécessaires à la défense; son personnel se composait de quelques gardes de première et de *deuxième classe* et de huit hommes de troupe. A la

tête de cette arme se trouvait le colonel Sabatier, ayant dans ses attributions la 9e direction des fortifications, le lieutenant-colonel Mengin et le commandant Ducrot (frère du général du même nom).

Nous ferons connaître plus loin la composition des troupes d'infanterie et de cavalerie.

On avait tellement la persuasion, en France, dans les hautes sphères, militaires que jamais les Prussiens ne prendraient l'initiative de l'offensive; on était tellement convaincu, dans les états-majors de l'empereur et du ministre de la guerre, que nos adversaires voudraient bien attendre qu'il nous plaise d'entrer sur leur territoire, de prononcer notre mouvement; on semblait tellement assuré d'un succès prochain, que l'idée de l'éventualité d'un siége de Strasbourg et de nos autres places frontières ne vint pas aux organisateurs de notre armée et de la défense du pays.

Strasbourg n'était donc nullement préparé à soutenir un siége, lorsque le général de division du cadre de réserve, Alexis Uhrich, vint prendre, sur sa demande, le commandement de la 6e division militaire territoriale et le gouvernement de la place, à la défense de laquelle il devait immortaliser son nom. Il avait sous ses ordres le général Gaujal, longtemps colonel d'état-major, et sous-chef d'état-major de la garde impériale, nommé général de brigade au moment de la déclaration de guerre, et qui mourut d'une attaque d'apoplexie. Il fut remplacé par le général Moréno, qui seconda vigoureusement le gouverneur jusqu'au moment où il fût mis hors de combat.

Nous avons dit que Strasbourg avait été désigné comme le quartier général du 1er corps.

Le maréchal de Mac-Mahon, qui avait le commandement de ce corps, y arriva dans les derniers jours de juillet, croyant y trouver ses divisions organisées. Elles ne l'étaient nullement, et ce fut seulement le 3 août qu'elles eurent quitté la ville, les unes après les autres, pour occuper Wissembourg, Reischshoffen, Soultz, Haguenau, etc., sans être au complet de guerre.

Le duc de Magenta fit venir le général Uhrich chez lui, le 4 août au matin, et lui déclara qu'ayant reçu pendant la nuit une dépêche télégraphique de l'empereur, lui annonçant qu'il serait attaqué le jour même, ou au plus tard le lendemain, il se portait à la tête de ses troupes.

Le général Uhrich demanda au maréchal de lui laisser une brigade d'infanterie; mais ce dernier lui donna seulement le 87e de ligne (colonel Blot), très-beau et très-bon régiment, parfaitement bien commandé.

Le maréchal ajouta : qu'on allait se porter en avant, passer sur le territoire ennemi, que par conséquent Strasbourg serait toujours couvert par son corps d'armée, et que si on se jetait au Nord-Ouest, de façon à ce que la place ne fût plus couverte, on lui enverrait du monde.

Le 4 août, au moment du départ du duc de Magenta, de l'état-major général et des batteries de réserve du 1er corps, la garnison, outre les troupes d'artillerie et du génie que nous avons relatées plus haut, se composait :

Du 87e de ligne, des dépôts des 18e et 96e, de ceux

des 10e et 16e bataillons de chasseurs à pied, dépôts réduits à de simples cadres, tous les hommes valides ayant été versés dans les bataillons de guerre.

Le commandant de la place était le colonel Du Casse, de l'état-major des places ; le général Uhrich avait pour intendant de la 6e division M. Lavalette, et pour chef d'état-major le lieutenant-colonel d'état-major Lesieur. Le général prit pour aide de camp après les premiers jours du siége, un capitaine d'état-major qui se trouvait à son état-major général.

Le général Uhrich, le soir même du départ du duc de Magenta pour Haguenau, eut connaissance de l'échec éprouvé à Wissembourg, par la 2e division (Abel Douay), du 1er corps. Le surlendemain, 6 août, un grand nombre de militaires de tous grades et de toutes armes, blessés ou non, vinrent se jeter dans Strasbourg, apprenant au gouverneur la perte de la bataille glorieuse, mais si maladroitement livrée (si l'on songe à notre infériorité numérique), par le maréchal de Mac-Mahon, à Freischwiller.

L'appoint inattendu que recevait ainsi la garnison de la place, était plus apparent que réel. Des hommes blessés, démoralisés, ayant perdu armes et bagages, n'étaient pas faits pour relever le moral des troupes chargées de la défense, et ne promettaient à cette garnison qu'un assez médiocre concours.

Néanmoins, le général Uhrich prescrivit de composer avec ceux de ces hommes qui pouvaient faire le service, un régiment de marche d'infanterie et un de cavalerie, dont la formation et le commandement furent confiés à deux officiers supérieurs, l'un M. Rollet, lieutenant-colonel, *blessé*, du 47e, et l'autre M. le chef d'escadron de Serlay, du 2e de lan-

ciers. On composa des cadres le mieux possible, et les hommes eurent une organisation qui permit de les utiliser.

Du 6 au 9 août, la place reçut encore : un détachement du 74e et un du 78e, le bataillon du 21e de ligne, laissé pour former la garnison de Haguenau, et qui ne purent rejoindre le 1er corps après la bataille du 6.

Le directeur de la douane mit à la disposition de la défense, le 7 août, 450 douaniers; enfin le contre-amiral Excelmans et son chef d'état-major, le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars, arrivèrent avec un détachement de 90 marins chargés de manœuvrer la flottille du Rhin. Cette flottille, qui devait servir à l'opération du passage de l'armée dans le grand-duché de Bade, ne fut pas organisée. Une faible partie seulement de son matériel arriva; mais les marins restèrent dans la place avec leur chef, et tous furent fort utiles.

Le 7 août eut lieu le premier Conseil de défense assemblé par ordre du général Uhrich, commandant supérieur et gouverneur de Strasbourg.

Il fut formé dans le principe :

Du général *Uhrich*, président; du général de brigade *Moréno;* du colonel commandant de place *Du Çasse;* du colonel commandant le 16e régiment d'artillerie *Fiévet;* du colonel du génie directeur des fortifications *Sabatier;* de l'intendant divisionnaire *Lavalette;* du colonel commandant le 87e de ligne *Blot.*

La garnison était forte alors de 7,000 hommes d'infanterie, en y comprenant les douaniers, les

marins et le régiment de marche; de 600 hommes de cavalerie, de 1,600 hommes d'artillerie.

Le 9 août, cette garnison fut augmentée d'un corps de pompiers de la ville, d'un bataillon de la garde mobile, et bientôt après de 3,000 hommes de gardes nationaux sédentaires.

On peut la considérer comme ayant eu un effectif de 15,000 hommes pendant la durée du siége.

A ce premier conseil de défense il fut reconnu que les ressources de la place étaient celles-ci : un casernement avec fournitures de couchage pour 10,000 hommes; un approvisionnement de 180 jours de pain, de 60 jours de vivres, peu de viande sur pied. On décida à l'unanimité que toute sommation de l'ennemi serait repoussée, que la garnison serait partagée en trois fractions : un tiers aux remparts, un second tiers de piquet et prêt à marcher, la troisième partie au repos; tout le monde, en un moment donné, pouvant être appelé dans les ouvrages. On résolut aussi d'enfermer les approvisionnements dans des caves, afin de les mettre à l'abri d'un bombardement, et d'expulser les bouches inutiles, en contraignant les gens suspects à sortir de la place, et en engageant les femmes, les vieillards, les enfants, les infirmes, à s'en aller pendant qu'il en était temps encore.

Les jours suivants, le même conseil de défense s'assembla, au moins une, quelquefois deux fois, afin de délibérer sur les meilleures mesures à adopter pour assurer une vigoureuse défense, à laquelle le gouverneur et tous ses officiers étaient irrévocablement résolus, quels que fussent les événements pouvant survenir. A ce moment, il était impossible

encore de prévoir ce qui allait avoir lieu, grâce à l'impéritie fatale, ridicule, impardonnable d'un gouvernement tombé en enfance; grâce à un ministre de la guerre ignorant, coupable, ou assez faible pour ne pas avoir osé révéler la vérité; grâce encore aux fautes militaires de généraux incapables, ne sachant pas guider leurs troupes, les uns les abandonnant sur le champ de bataille, d'autres n'osant s'affranchir, même pour le salut de l'armée et de la patrie, de la tutelle servile sous laquelle ils courbaient le front en face du dispensateur de toute faveur.

Comment admettre, en effet, que toutes ces fatalités viendraient se combiner avec la supériorité de nombre, d'armement, de discipline, de talent de l'ennemi, pour écraser la France?

Strasbourg, après Freischwiller, pouvait donc être bloqué, envahi, attaqué régulièrement, ou bombardé. On pouvait en avoir la crainte, mais non celle que cette place importante, à tous les points de vue politiques, administratifs, militaires, ne serait pas, ne pourrait pas être secourue en temps opportun; c'était chose absolument impossible à croire avant le désastre de Sedan.

Le 9 août, un parlementaire s'était présenté aux ouvrages avancés, et avait fait, au nom du général commandant les troupes de siége, une sommation qui fut repoussée. Le général Uhrich, pour réponse, avait ouvert la fenêtre et montré, du quartier général français, à l'officier prussien, le peuple criant : « A bas la Prusse! vive la France! »

Le lendemain, on afficha sur tous les murs, la proclamation suivante :

Aux habitants de Strasbourg,

Des bruits inquiétants, des paniques ont été répandus ces jours derniers, involontairement ou à dessein, dans notre brave cité. Quelques individus ont osé manifester la pensée que la place se rendrait sans coup férir.

Nous protestons énergiquement, au nom de la population courageuse et française, contre ces défaillances lâches et criminelles.

Les remparts sont armés de 400 canons. La garnison est composée de 11,000 hommes, sans compter la garde nationale sédentaire.

Si Strasbourg est attaqué, Strasbourg se défendra tant qu'il restera un soldat, un biscuit, une cartouche.

Les bons peuvent se rassurer; quant aux autres, ils n'ont qu'à s'éloigner.

Strasbourg, le 10 août 1870.

Le général de division, commandant supérieur,
UHRICH.

Le préfet du Bas-Rhin,
Baron PRON.

Lorsque l'investissement de la place fut devenu une des conditions possibles de l'état des choses et de la retraite précipitée du 1er corps sur Saverne, Lunéville et Châlons, un des premiers soins de la défense fut l'établissement d'un observatoire d'où l'on pût découvrir au loin dans la campagne les mouvements de l'ennemi, la marche de ses colonnes et de ses convois. Cet observatoire fut organisé sur la plate-forme de la belle cathédrale de Strasbourg, au-dessous de la lanterne à colonnes qui supporte la croix. Le feu de l'ennemi ne devait pas permettre

longtemps à ce poste de fonctionner, et la cathédrale elle-même se ressentit des projectiles qui forcèrent à l'évacuer.

Quoi qu'il en soit, l'observatoire signala le 11, vers quatre heures de l'après-midi, la présence de fortes colonnes prussiennes, composées de toutes armes, et débouchant de Schiltisheim, au nord (route de Lauterbourg). Bientôt l'ennemi s'établit en position en avant du front nord, à quelques kilomètres des ouvrages avancés, aux villages de Kœnigskoffen, d'Oberhausbergen, de Mittelhausbergen et de Schiltisheim, dans un rayon de trois à quatre kilomètres au plus.

Le gouverneur, voulant couper court à toute velléité de reddition, lança une autre proclamation, admirable par la forme comme par le fond.

La veille, et dans la prévision de ce qui pouvait avoir lieu, le gouverneur avait fait occuper fortement les ouvrages avancés.

Strasbourg est une place de premier ordre et de première ligne, située dans la vallée du Rhin et de l'Ill, coupée par cette dernière rivière, qui la traverse du sud-ouest au nord-est dans sa plus grande largeur. Elle est assise au milieu d'une plaine fertile, à un kilomètre du Rhin et de Kehl, et n'est dominée de nulle part de près. Elle a la forme d'un triangle quasi isocèle dont la base est le front nord, choisi par les Prussiens pour la principale attaque, et dont le sommet, à l'est, du côté du Rhin, est occupé par une citadelle présentant l'aspect d'un pentagone bastionné très-régulier.

Sur les deux fronts coupés par l'Ill, une inondation est facile à tendre, et tous les fossés des ouvra-

ges même avancés sont pleins d'eau. Le front nord, comme les deux autres, est un système bastionné très-fort, avec lunettes et ouvrages avancés non fermés à la gorge, et communiquant par des doubles caponnières avec les ouvrages du corps de place. Aux deux extrémités de ce front s'élèvent deux forts : celui des Pierres au nord, celui appelé Blanche au sud. Une rue militaire court au pied des remparts.

Sur ce front d'attaque on trouve, en marchant du nord au sud, les portes : des Pierres, qui donne accès à la grande route de Lauterbourg; de Saverne, par où passe la route de ce nom; celle dite Blanche, au centre à peu près de la ligne, mais un peu plus rapprochée du nord; le chemin de fer de Paris coupe les ouvrages et vient aboutir dans l'intérieur même de la ville, à un débarcadère situé à quelques centaines de mètres de la cathédrale. Une autre voie ferrée, celle de Bâle à Strasbourg, vient couper la première et se bifurque à un kilomètre au sud de la porte Blanche, pour suivre une ligne dirigée de l'ouest à l'est sur Kehl et le grand-duché de Bade. Elle n'entre pas dans la place. Le front nord a un développement de 12,000 mètres en ligne droite.

Nous nous occupons seulement en ce moment du front d'attaque; nous décrirons successivement les autres parties des fortifications de la ville, au fur et à mesure que nous serons amené à en parler dans le cours de ce récit historique.

II

On peut considérer le siége de la capitale de l'Alsace comme ayant eu différentes phases bien distinctes.

D'abord la période qui s'étend du jour, ou à peu près, de la déclaration de guerre, au jour de l'investissement. C'est cette période que nous venons de décrire.

La seconde période est celle qui s'étend de l'investissement au commencement du bombardement. Nous allons nous en occuper.

Le 11 août, non-seulement le poste d'observation sur la cathédrale signala l'approche de l'ennemi, mais le 12, au matin, les espions du gouvernement vinrent l'informer que le corps du général Werder, composé de plusieurs fortes divisions, s'établissait d'une manière positive en avant des ouvrages 44, 52, 53, 54 et 55, ouvrages ou lunettes avancées qui couvraient les bastions 11 et 12, sur le front nord.

Le général Uhrich, d'accord avec le conseil, prit alors les mesures suivantes :

La défense générale du périmètre fut partagée en quatre arrondissements, dont les chefs furent : le général Moréno, le contre-amiral Excelmans et deux des colonels qui se trouvaient dans la place. Les régiments provisoires furent envoyés pour occuper la citadelle. La garde mobile fut appelée à concourir aux opérations. Les ambulances, sous les deux sous-

intendants Brisac et Milon, reçurent leur organisation. Deux jeunes gens de l'École de médecine furent requis pour le service. On commença à abattre les arbres qui gênaient les vues sur la campagne du côté de l'ennemi.

Ce jour-là, le général Joly Frignola, de l'artillerie, ayant reçu de nouvelles lettres de service pour l'armée du Rhin, quitta la ville et fut remplacé dans ses fonctions de commandant de son arme, par le commandant Cavailher, du 5e régiment monté.

L'ennemi, aussitôt établi en position au nord-ouest, en arrière des villages que nous avons indiqués, commença à envoyer quelques obus sur les ouvrages avancés, et à engager une fusillade assez vive, comme s'il eût voulu expérimenter la portée et la justesse de son tir, et tâter le terrain. On répondit avec assez de vivacité et on n'essuya aucune perte.

Les hostilités étaient engagées. Le siége était alors à peu près certain; cependant on pouvait croire encore à un simple investissement avec blocus. On était dans l'ignorance la plus complète des forces considérables ennemies qui avaient pénétré sur notre territoire, et de celles dont pouvait disposer le général Werder.

Le général Uhrich, voulant se rendre compte de ce qu'il avait devant lui, ordonna, pour le lendemain 13 août, une reconnaissance faite par deux escadrons du régiment de marche et par deux compagnies d'infanterie. Cette reconnaissance, dirigée sur Neuhoff et Altkirch, n'eut pas d'engagement avec l'ennemi, et ramena en ville un troupeau de 100 bœufs et des approvisionnements.

La nuit du 13 au 14 août fut émaillée de coups de

canon et d'une fusillade qui tinrent les habitants éveillés, leur donnant un faible avant-goût des événements qui n'allaient pas tarder à se produire dans leur malheureuse cité. Au point du jour, l'observatoire de la cathédrale signala la construction d'une batterie prussienne de trois obusiers, établie à la croisée des lignes de fer de Saverne et de Bâle. Le feu devint assez vif de l'extérieur et de la place, et l'on put constater déjà l'habileté des canonniers prussiens, la précision de leur tir et la portée de leurs pièces. Tandis que nos coups les atteignaient fort rarement, les leurs arrivaient toujours dans les talus de nos ouvrages avancés. Les lunettes 44, 52 et 53, situées vis-à-vis leur première batterie, commencèrent à souffrir.

A trois heures et demie de l'après-midi, le général-gouverneur chargea M. le lieutenant-colonel du génie Maritz de faire une seconde reconnaissance sur la rive gauche de l'Ill. Cet officier supérieur, auquel on donna 2 bataillons (900 fantassins) et 50 chasseurs à cheval, avec deux pièces de campagne, se porta vers le camp prussien, engagea une fusillade assez vive avec eux et ramena un médecin et cinq infirmiers, qui furent relâchés dès le lendemain, suivant les conventions faites. Le même jour, le général d'artillerie Barral parvint à pénétrer dans la place, sous le déguisement d'un ouvrier.

Le lendemain, 15 août, était le jour consacré à la fête de l'empereur. On ne pouvait se douter alors que cette Saint-Napoléon serait célébrée en France pour la dernière fois, et que quelques semaines plus tard, les désastres de la patrie, causés par le chef de l'État, amèneraient l'effondrement d'un trône et

d'une dynastie qui a perdu tout prestige dans notre malheureuse patrie.

Ce jour-là, le général Uhrich, qui d'ailleurs était sincèrement attaché à la famille impériale, reçut les autorités, assista au *Te Deum* à la cathédrale, tandis que l'ennemi s'apprêtait à ouvrir de nouveau le feu contre les ouvrages avancés et contre la ville.

En effet, vers une heure de l'après-midi, le canon prussien commença à gronder sur le front du 2e arrondissement de défense, aux ordres du colonel Petitpied, du 20e d'artillerie à cheval, alors dans la place. Entre onze heures et minuit, l'ennemi se rapprocha de Strasbourg, redoubla son tir, blessa quelques habitants, et bientôt on vit se déclarer un commencement d'incendie. L'assiégé n'était pas assez fort pour pouvoir s'opposer aux tentatives des Prussiens. Il eût fallu pour l'empêcher d'avancer, de nombreuses et vigoureuses sorties, ce que ne comportait ni le genre de troupes ni les effectifs aux mains du gouverneur. On ne pouvait que se borner à se défendre de la place même.

On ne tarda pas non plus à faire la triste expérience de l'immense supériorité du calibre des bouches à feu de l'ennemi sur les nôtres. Cette nuit fut pénible pour la garnison et pour les habitants, auxquels elle fit pressentir les maux dont ils étaient menacés.

La journée suivante fut plus malheureuse encore que la nuit. Le général Uhrich, voulant obtenir des renseignements certains sur les projets de l'assiégeant et tâcher d'entraver la construction de ses premières batteries, après avoir déclaré la place investie, fit sortir une reconnaissance composée de

deux bataillons, deux escadrons, avec une batterie et deux sections de douaniers. Des infirmiers avec douze cacolets suivirent la colonne, qui s'avança vers le nord-ouest, et bientôt fut en présence de forces considérables. Le combat s'engagea. La reconnaissance dut rétrograder, laissant trois pièces aux mains des Prussiens. Le même jour, le colonel Fiévet fut grièvement blessé en dirigeant le feu d'une batterie sur un couvent, derrière lequel l'ennemi cherchait à s'abriter et dont la défense, pour cette raison, avait décidé la destruction.

Une des pièces abandonnées fut ramenée à Strasbourg par les paysans, l'ennemi n'ayant osé s'en approcher, persuadé qu'elle cachait un piége.

La cathédrale signala, le 17 au matin, du côté du nord-ouest, entre le chemin de fer de Paris et la route de Saverne, de profondes colonnes allemandes, traînant une nombreuse artillerie et passant par Hausbergen pour se diriger sur Wolfisheim. Ce dernier village, situé sur une petite rivière, appelée la Brüche, à trois kilomètres à l'ouest des ouvrages avancés et de la porte Blanche, paraissait être le point de concentration choisi pour les troupes en marche. Le 87e de ligne fut chargé de pousser une reconnaissance au nord et de protéger deux cents travailleurs qui devaient abattre les arbres gênant le tir de la place, tandis que sur une autre partie du pourtour, en avant du deuxième arrondissement de défense, trois cents autres travailleurs feraient la même opération.

Le 87e de ligne, bien conduit par son brave colonel, poussa en avant jusqu'au village de Schiltisheim, qu'il trouva fortement occupé et barricadé.

Le but de la reconnaissance étant atteint, il se replia ayant eu vingt-cinq hommes tués ou blessés.

Pendant ce temps, la canonnade entre la place et les batteries ennemies ne discontinuait pas. On répondait des ouvrages avancés avec la plus grande vigueur à l'assiégeant dont le feu paraissait avoir pour but alors d'éteindre celui de l'assiégé, beaucoup plus que de causer du mal aux défenseurs, ou d'endommager les ouvrages de la place. Le tir de l'ennemi, en effet, commençait à atteindre les canons des lunettes couvrant les bastions.

Le feu des Prussiens redoublait toujours d'intensité, le soir, vers onze heures; il en fut de même le 18, et pendant la nuit il y eut plusieurs accidents et des incendies. On ne pouvait encore, cependant, appeler bombardement l'envoi de quelques bombes d'un petit calibre.

Le jour suivant, 19 août, devait commencer le bombardement réel.

III

Nous allons entrer dans la troisième période du siége, celle du bombardement et de l'attaque de Kehl et contre Khel.

Les réponses du gouverneur, l'attitude de la place étaient trop significatives pour que l'ennemi pût espérer encore arriver à une capitulation, au moyen

de menaces et de quelques obus envoyés sur les ouvrages ou dans les rues de la ville.

Voulant éviter les lenteurs qui résultent toujours des opérations régulières d'un siége : ouverture de tranchées, cheminement, construction de batteries, brèche à pratiquer, passage de fossés pleins d'eau à effectuer, et enfin assaut à donner, les Allemands se décidèrent à employer le moyen barbare, sauvage du bombardement.

Ils espéraient, en écrasant la ville et les habitants, forcer ces derniers à peser sur les déterminations du gouverneur et de ses troupes, et les amener à rendre la ville.

Le 19 août, les Prussiens, ayant construit trois batteries nouvelles, une derrière le couvent Saint-Charles, une derrière la Douane, une à 500 mètres à gauche de Kehl, commencèrent un feu d'artillerie des plus vifs contre le front d'attaque (arrondissement de défense nº 1) et contre la citadelle.

La citadelle de Strasbourg, avons-nous dit, est un pentagone régulier, bastionné et du système Vauban à orillons, ayant sur chaque face un développement de quinze à seize mètres. L'intérieur est occupé par des bâtiments à peu près réguliers, casernes et établissements militaires. Trois des saillants font face au polygone qui s'étend au pied des trois bastions, ont vue sur le Rhin et sur Kehl, à l'est. Les deux autres commandent l'esplanade et la partie est de la ville.

Trois autres batteries furent construites dans la journée par l'assiégeant : une à deux kilomètres d'un ouvrage à corne couvrant la porte de Saverne, sur *le front d'attaque*, une seconde à trois kilomètres,

entre les villages de Niederhausbergen et de Mittelhausbergen, dirigées contre les ouvrages formant l'extrémité nord du front d'attaque, enfin la troisième à gauche de Oberhausbergen, un peu plus rapprochée du fort des Pierres.

L'observatoire placé sur la plate-forme de la cathédrale et qui, par des signaux, faisait connaître non-seulement ce qui se passait à l'extérieur, mais servait à rectifier le tir de l'artillerie de la place, signala la construction et l'armement de ces six batteries. Leur feu commença dès le matin, pour les trois premières, et cessa vers onze heures. Un petit engagement eut lieu en avant du 4e arrondissement de défense (au sud), celui commandé par l'amiral Excelmans; mais ce fut principalement contre la citadelle que les projectiles ennemis furent lancés de Kehl, avec profusion. Les bâtiments de la citadelle eurent beaucoup à souffrir. Nos bouches à feu brûlèrent Kehl.

Le quartier Saint-Nicolas, un des plus rapprochés de Kehl, était horriblement éprouvé par les batteries ennemies dont nous venons de parler. Ce quartier, situé à l'extrémité nor--est de Strasbourg, séparé de la citadelle par l'esplanade, était le plus exposé en ce moment, et l'assiégeant, au lieu de diriger son tir sur les ouvrages de la citadelle, le concentrait sur les maisons d'habitation, écrasant sans pitié, par des projectiles incendiaires, tout ce qu'il pouvait atteindre. Voici le moyen infernal que les artilleurs allemands employaient pour empêcher les habitants d'éteindre les incendies allumés par les bombes et les obus. Dès qu'ils voyaient la flamme s'élever sur un point, ils tiraient sans discontinuer sur ce point.

de façon à empêcher tout secours d'y arriver.

L'arsenal, situé à l'extrémité sud-est de la ville, au-dessus du quartier Saint-Nicolas, et qui est séparé de la citadelle par les magasins du génie, souffrait également beaucoup.

Le lendemain, 24 août, un malheur irréparable pour la défense fut causé par les projectiles incendiaires. Pendant toute la nuit du 23 au 24 le bombardement n'avait pas cessé, tous les bâtiments de la citadelle avaient été brûlés; ce fut le tour de l'arsenal, qui prit feu. Tout l'approvisionnement en fusées (trente-cinq mille projectiles de ce genre) et les étoupilles sautèrent. Le gouverneur donna immédiatement l'ordre à l'artillerie de confectionner des fusées en bois, mais elles furent si défectueuses, à cause des faibles moyens mis à la disposition des travailleurs, que l'on ne put les utiliser. La perte de ces trente-cinq mille fusées percutantes fut énorme et abrégea peut-être la défense de quelques jours.

Tandis que le canon tonnait sur le troisième front ou 3e arrondissement de défense à l'est, l'assiégeant essayait, au nord-ouest, sur le front d'attaque, d'établir des embuscades à gauche du chemin de fer. Le brave colonel Blot du 87e de ligne, à la tête de détachements de son intrépide régiment et des douaniers, sortit de l'ouvrage à corne, par la porte de Saverne, et débusqua l'ennemi, auquel il fit des prisonniers.

Le 24 août 1870 restera comme une terrible date dans la mémoire des habitants de la malheureuse capitale de l'Alsace qui ont assisté à ce drame mémorable, car le soir, vers huit heures, le feu des Allemands redoubla, devint général, prit des pro-

portions affreuses, et, pendant la nuit, des incendies violents détruisirent complétement la curieuse et admirable bibliothèque, si riche en livres et en manuscrits précieux.

Le général allemand se plaignit amèrement que le canon de la place eût détruit Kehl. On lui répondit avec raison que ses batteries avaient commencé le feu sur la citadelle. C'est en portant la réponse du gouverneur, le lendemain, que le capitaine de l'état-major des places, Rœderer, et le trompette qui l'accompagnait, furent blessés par les sentinelles ennemies. L'assiégeant s'excusa en mettant le fait sur le compte d'un malentendu, en affirmant qu'une enquête aurait lieu et que les coupables seraient punis.

Ce même jour, 20 août, on signala de l'observatoire un grand mouvement dans le camp allemand. Des voitures de réquisitions nombreuses allaient au fascinage, et les forces ennemies devenaient plus considérables du côté de Niederhausbergen, devant le front nord, qui décidément était choisi pour le point d'attaque. On commença, en vue du bombardement, à transporter les provisions dans les caves.

Le général Werder, qui commandait les troupes du siége, envoya dans la journée du lendemain, 21 août, une nouvelle sommation au gouverneur. Le Conseil de défense, assemblé, rejeta toute proposition, et le général Uhrich répondit que les défenseurs de Strasbourg étaient décidés à faire passer l'assiégeant par toutes les phases, par tous les travaux d'attaque nécessités par un siége en règle, sans tenir compte des menaces d'un redoublement de bombardement.

L'ennemi se disposa alors à faire ses approvision-

nements de fascines et de sacs à terre, tout en continuant à bombarder la place avec les mortiers à sa disposition. Des tranchées furent faites derrière le château, un parc fut établi à Mundolsheim, au nord, hors de la portée du canon de la place, à proximité du chemin de fer de Paris et de la grande route de Saverne. L'ennemi y amena force gabions.

Le général Uhrich, voyant par les préparatifs de l'assiégeant qu'il était décidé à bombarder, tout en se préparant à ouvrir la tranchée, crut pouvoir sacrifier aux lois de l'humanité en envoyant au quartier général ennemi, à Mundolsheim, un capitaine chargé de demander des saufs-conduits pour les femmes, les enfants et les vieillards. Le général Werder répondit par un refus verbal et par une nouvelle menace de bombardement.

La menace suivit de près les paroles. Au point du jour, le 23, l'ennemi démasqua de nouvelles batteries de mortiers, construites contre l'ancienne gare de Kehl, et à sept heures et demie il ouvrit un feu terrible. Le général gouverneur songea à faire creuser la mine en avant de la citadelle ; mais le manque de soldats du génie le força à renoncer à ce projet et à ce mode de défense. Le feu de l'assiégeant dura toute la journée ; il redoubla d'intensité le soir, vers huit heures, et causa des dégâts considérables dans la ville, qui fut littéralement inondée de gros projectiles.

La bibliothèque de Strasbourg, une des gloires de cette malheureuse cité, est ou plutôt était située (car elle n'existe plus aujourd'hui) à peu près au centre de la circonférence formée par la ligne des fortifications, à quelques pas de l'Hôtel-de-Ville. Nous n'en

ferons pas ici la description, nous n'analyserons pas non plus les richesses qu'elle renfermait. Tout cela a été dit mainte et mainte fois.

Ce jour-là, 24 août 1870, le monument et son admirable collection furent complétement détruits. Singulière façon de s'assurer l'amour des habitants d'une cité que l'on veut s'adjoindre, que celle d'anéantir, sans nécessité, une des gloires de cette ville!

Le feu dura toute la nuit du 24 au 25, sans interruption, avec une violence inouïe, faisant des ravages sanglants, tuant et blessant dans les maisons, dans les rues des malheureux habitants, enfants, femmes, vieillards; n'épargnant aucun quartier, aucun édifice, portant sur tous les points le ravage et la mort. Plus de quarante personnes furent atteintes, les unes dans l'intérieur même de leurs demeures, les autres autour des incendies qu'elles cherchaient à éteindre et sur lesquels, avec une inhumanité sans pareille, l'assiégeant continuait son système infernal de concentrer son feu.

La place fit tout son possible pour contre-battre l'artillerie ennemie, mais les bouches à feu en batterie sur les remparts et dans les ouvrages avancés, commençaient déjà à souffrir beaucoup, et d'ailleurs leurs lignes de tir étaient trop courtes pour atteindre les grosses pièces allemandes qui se trouvaient hors de leur portée. En outre, l'ennemi, très-habile dans toutes les opérations, grandes et petites, de cette guerre infernale, avait eu soin de tirer avec des batteries de 12 volantes, que leur déplacement continuel, au milieu de la nuit, ne permettait point de pointer de la place. Il arrivait ainsi que le tir de

l'assiégeant était toujours juste, assuré, concentré, précis, terrible, tandis que celui de l'assiégé était indécis, flottant et trop souvent sans action.

L'hôpital militaire de Strasbourg, situé à quelques pas du magasin à poudre, dans la partie sud-est de la ville, non loin du magasin du génie, parut trop exposé. On l'évacua dans la journée du 25, et les malades furent transportés dans le sous-sol du château. Ce dernier édifice est plus reculé à l'ouest ; il est placé presque au centre de la ville, vis-à-vis la cathédrale ; sa façade principale donne sur une grande place de son nom : *place du Château impérial.* On avait encore l'espérance que l'ennemi ménagerait la cathédrale et les principaux monuments. Cette espérance devait être bientôt déçue, comme tant d'autres. On évacua aussi la citadelle, qui n'était plus qu'un monceau de ruines, et dont les vivres furent retirés. On s'occupa sans perdre un instant de construire, au pied des remparts, des abris blindés pour les malheureux sans asile, dont les énormes projectiles ennemis avaient, du premier coup, crevé les maisons, les abattant du second coup.

Le vénérable évêque de Strasbourg, cependant, désespéré à la vue des malheurs affreux qui accablaient les habitants de sa ville épiscopale, vient demander au gouverneur la permission de s'aboucher avec le général ennemi pour tâcher d'arrêter le bombardement. L'autorisation lui fut accordée, mais la démarche du vertueux prélat n'aboutit à rien, si ce n'est à produire le meilleur effet sur la population. Plusieurs officiers furent atteints par le feu des assiégeants dans la journée et dans la nuit ; parmi eux, le général Moréno, le commandant Gaillard, du régi-

ment de marche, les capitaines Schnéegans, de l'artillerie, et Marchand, du 96e; 48 hommes de troupe furent tués ou blessés.

L'ennemi n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'un poste d'observation faisant connaître ses mouvements, indiquant la position de ses batteries, servant en outre à rectifier le feu de la place, était établi sur la plate-forme de la cathédrale. Afin de forcer l'assiégé à le retirer, il se mit, sans nul souci de détruire le magnifique et historique monument, à pointer les pièces d'une batterie sur le haut de l'église métropolitaine. Le premier projectile atteignit les colonnes, le second la lanterne, le troisième jeta bas la croix qui surmontait l'édifice. Certes, c'était un magnifique résultat comme tir, mais c'était un acte d'affreux vandalisme qui ne s'arrêta pas là. Dans la nuit du 26 août, la cathédrale continua à être le but du tir de plusieurs bouches à feu.

Les murs furent atteints, une partie des escaliers endommagés. L'arsenal fut couvert d'obus, les salles d'armes derrière l'esplanade encore debout furent complétement bouleversées. Le matin, le feu cessa un instant, et tandis que le Conseil de défense était assemblé, un parlementaire se présenta, demandant la reddition de la place et annonçant qu'en cas de refus, le bombardement serait repris à midi.

Le général Uhrich, d'accord avec tous les membres du Conseil, répondit : *Strasbourg se défendra à outrance.*

L'ennemi recommença, en effet, à tirer de toutes ses batteries; mais, croyant sans doute intimider l'héroïque gouverneur, ou plutôt peut-être dans l'espoir d'en faire une des nombreuses victimes ex-

pirant sous ses projectiles, il concentra son feu, en prenant le quartier général pour point de mire. Le général Werder sentait qu'Uhrich était l'âme de la défense.

Ce dernier, du reste, était en butte à de sourdes menaces de mort. On ne lui avait pas caché, et sa police l'en avait prévenu, qu'il serait l'objet de tentatives d'assassinat dans l'intérieur même de la ville.

Le quartier général de la division est situé, à Strasbourg, vers le centre de la place, un peu sur le nord. Jusqu'alors les projectiles ne semblaient pas l'avoir cherché; mais, une fois la réponse donnée au dernier parlementaire, il fut criblé, et un abri blindé dut être construit pour le général et pour les officiers de son état-major. Pendant cette journée, l'hôtel du gouverneur fut percé de part en part, le moulin militaire détruit. On s'empressa de blinder la Manutention.

Pendant la nuit du 26 au 27 août, le bombardement tua ou blessa cinquante hommes de la garnison, dont un capitaine d'artillerie, et atteignit plusieurs personnes de la ville. Le faubourg Saint-Pierre, le plus rapproché de l'extrémité nord du front d'attaque, le faubourg National, le plus rapproché de l'extrémité sud du même front, près du fort Blanche, furent complétement ruinés, démolis, à tel point que les habitants pauvres de ces deux faubourgs, dont les maisons avaient été incendiées par le feu des batteries d'attaque, construites à deux ou trois mille mètres, sur le côté ouest, durent venir chercher à s'abriter au pied même des remparts. En outre, les batteries de l'assiégeant, sur le côté est, con-

tinuaient à tirer sur la cathédrale et sur le quartier général.

Le soir, le général Uhrich fit partir deux hommes porteurs de dépêches adressées au ministre de la guerre et au général Douay (Félix), que l'on croyait encore à Schlestadt, pour faire connaître la position de Strasbourg, et demander que l'on vienne à son secours.

Le jour suivant, 27 août, il se produisit un fait assez singulier et qui fera connaître, mieux que tout ce que l'on pourrait dire, l'intensité du feu de l'assiégeant. La chaleur des incendies fit fondre les ailettes de plusieurs projectiles au parc des boulets. On continua pendant toute la journée à recevoir de gros projectiles et à construire, au pied des remparts, des abris blindés pour les habitants. Une partie du Conseil municipal se présenta, suppliant qu'on le laissât s'aboucher avec l'ennemi. Les officiers municipaux résolus à cette démarche, voulaient proposer au général Werder de suspendre le feu pendant quatre ou cinq jours, à la condition, par la ville, de verser pour chaque jour de répit une somme importante dans les caisses de l'assiégeant.

Le gouverneur refusa net l'autorisation demandée, faisant observer avec raison qu'une démarche de ce genre n'aboutirait qu'à faire redoubler le feu de l'ennemi, puisque ce dernier ne pourrait voir dans la proposition faite que l'espérance d'un secours prochain. « J'ai une mission, s'écria le brave et inflexible Uhrich, je l'accomplirai jusqu'au bout. »

Cette réponse, répandue dans la ville, y excita le mécontentement parmi une partie de la population écrasée, malheureuse, sans pain, sans asile, ayant

tout perdu. On craignit même quelques mouvements séditieux, ce dont le gouverneur fut à l'instant même prévenu. Pour toute réponse aux classes pauvres et mécontentes, le général donna l'ordre d'armer immédiatement la garde nationale et la chargea du maintien de l'ordre intérieur, ce qui n'empêcha pas les braves gens qui furent désignés pour en faire partie de demander en outre à concourir à la défense contre l'ennemi commun.

Trois beaux bataillons et une batterie d'artillerie, deux compagnies : une de chasseurs, une de tirailleurs volontaires, en tout 3,000 hommes, reçurent des fusils, et vinrent en aide, à partir du 28 août, à la garnison bien fatiguée déjà, mais pleine de courage et de résignation.

Chaque jour et chaque nuit coûtait une cinquantaine d'hommes hors de combat aux troupes, et quelques personnes de tout âge et de tout sexe à la population.

Une bombe d'un gros calibre défonça un pensionnat. Quatorze pauvres jeunes filles s'étaient réfugiées dans la cave, le projectile pénétra jusque dans ce dernier réduit, après avoir percé tous les étages, éclata au beau milieu des infortunées enfants, en tua six et blessa grièvement les huit autres.

Le service des pompes était devenu d'une difficulté énorme. Les habitants, les uns par apathie et par résignation à la mort, les autres par crainte des projectiles de l'ennemi, s'éloignaient des incendies au lieu de chercher à les éteindre; et comme la garnison ne pouvait pas aider la population, ayant une autre mission à remplir, d'autres devoirs à accomplir, le feu se propageait avec beaucoup plus de rapi-

dité que cela n'eût eu lieu en temps ordinaire.

Plusieurs familles désolées, préférant s'exposer à la captivité ou à la mort, sortirent ce jour-là, 27 août, de la place et se dirigèrent sur le village de Menhoff. Les Allemands ne tirèrent pas sur elles, mais la plupart furent contraintes de rentrer en ville.

L'émigration néanmoins recommença le lendemain 28. Cette fois, l'ennemi eut le triste courage de dépouiller la plupart des malheureux qui cherchaient à s'éloigner de Strasbourg et à les repousser dans la place. On leur ouvrit, comme refuge, les abris blindés, construits près des remparts, au pied des talus intérieurs.

La défense disposait de deux batteries de campagne pour les sorties. Une demie de ces batteries sauta pendant la nuit. On en fut réduit à employer les obusiers de montagne. Le 87e de ligne tendit une embuscade sur le front du deuxième arrondissement de défense. On y utilisa, sous les ordres du contre-amiral, sous le colonel Blot, les chasseurs et les tirailleurs volontaires qui demandaient à grands cris à se mesurer avec l'assiégeant.

Dans la journée, le gouverneur parcourut l'intérieur de la ville avec son état-major. Il fit enlever plusieurs cadavres de chevaux abandonnés sur le sol commençant à entrer en putréfaction. Neuf élèves de l'École de médecine de Strasbourg furent détachés dans les ouvrages avancés pour les premiers soins à donner aux blessés.

Le Conseil municipal tenta encore une démarche auprès du général Uhrich pour être autorisé à entrer en pourparlers avec l'ennemi. L'autorisation lui

refusée tout aussi nettement que précédemment. Le Conseil de défense, à l'unanimité, approuva la réponse du gouverneur, et les demandes faites à la municipalité d'ouvrir des asiles aux incendiés dans les halles, au théâtre et dans les édifices publics non encore atteints par le feu de l'ennemi.

Nous voici arrivés à la troisième période de ce siége mémorable, celle qui comprend les travaux réguliers d'attaque combinés avec le bombardement.

IV

Le bombardement qui, en cinq jours, avait fait d'épouvantables dégâts dans l'intérieur de Strasbourg, n'ayant pas amené la soumission de la place, le général allemand se décida à faire commencer les travaux d'attaque.

Le siége régulier fut entrepris; et comme l'assiégeant disposait d'un nombre de bouches à feu assez considérable pour employer des batteries en même temps, et contre les ouvrages et contre la ville même, il résolut de continuer le bombardement, tout en cheminant à la sape sur le front d'attaque et en construisant d'autres batteries pour ruiner les fortifications.

Le 29 août, une première tranchée fut ouverte à environ mille mètres en avant du troisième arrondissement de défense, non loin du cimetière, aux *rotondes* de Kœnishoffen. Dès que l'assiégé s'aperçut

de ce danger et de la nouvelle phase dans laquelle entrait l'attaque, il s'empressa de tirer sur les travaux de l'ennemi et d'établir des embuscades au pied des glacis pour gêner les travailleurs. Les embuscades couvrirent principalement les lunettes numérotées 53 et 44 qui paraissaient plus spécialement menacées.

Dans la journée, quelques prisonniers furent faits en avant du quatrième arrondissement de défense et ramenés en ville. La nuit, la gare du chemin de fer, située à l'entrée nord-ouest de la place, à quelques centaines de mètres de l'ouvrage à corne, près la porte de Saverne, en avant du faubourg de même nom, et précisément sur le front d'attaque, fut incendiée.

L'ennemi, pendant la journée du 30, ouvrit une nouvelle parallèle près la route qui va de Kœnishoffen au cimetière, à huit cents mètres des ouvrages avancés; les pertes de la garnison, pendant les deux premiers jours de tranchée ouverte, et malgré les embuscades du 87e de ligne, ne furent pas plus considérables que par le passé. Il est vrai de dire que le 29 et le 30 août le bombardement avait été moins intense, les assiégeants ayant été occupés principalement aux travaux et aux préparatifs pour l'attaque directe. En moyenne, la garnison avait, depuis le commencement du bombardement, de quarante à cinquante hommes hors de combat dans les vingt-quatre heures.

Le 31 août, la tranchée ayant été ouverte et perfectionnée, sans que le tir de la place ait pu s'opposer à cette opération, le général Werder fit activer le feu qui s'était un peu ralenti. La ville et la citadelle fu-

rent inondées de projectiles. Nuit et jour les boulets trouèrent le quartier général, tandis que des batteries spéciales, construites hors de la portée des pièces des ouvrages avancés, tiraient sur les lunettes 44 et 53, bien évidemment choisies pour être les premières enlevées. Quelques obus commencèrent aussi à écrêter les bastions du corps de place. Tous les ouvrages du front d'attaque concentrèrent, avec acharnement, le feu de leurs pièces sur la tranchée; mais le résultat fut médiocre, on ne pouvait se le cacher.

Cette triste circonstance engagea le gouverneur, approuvé dans ses résolutions par le Conseil de défense, à employer les sorties pour retarder les travaux, attaquer les parallèles, combler et culbuter les batteries, si faire se pouvait.

Malheureusement, les préoccupations que donnait un ennemi actif, habile, entreprenant, disposant d'ailleurs de forces considérables, n'étaient pas les seules que l'on eût en ce moment. Il s'était organisé en ville des bandes de pillards qui commettaient sans cesse des vols dans les maisons incendiées. Le gouverneur prit des mesures efficaces pour faire cesser cet épouvantable scandale et cette nouvelle plaie.

Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, le feu de toutes les batteries ennemies redoubla d'intensité et fit un grand nombre de victimes parmi les habitants. La situation devenait tellement grave que le général Uhrich rassembla trois fois le Conseil de défense à différentes heures.

Les travaux de tranchée et les cheminements avançaient avec une grande rapidité, attendu que l'assiégeant, ne reculant devant aucun moyen, même devant ceux inusités jusqu'alors dans les guerres entre

nations civilisées, employait au creusement et au remuement de terre les habitants des environs, ce qui naturellement gênait beaucoup la défense et permettait à l'attaque d'activer sa marche.

Les ouvrages avancés, but du tir de l'ennemi, étaient pendant ce temps couverts de projectiles et de mitraille par des batteries éloignées et dissimulées avec art; les défenseurs commençaient à n'y plus être en sûreté, et il était facile de prévoir qu'avant peu les lunettes sur lesquelles l'assiégeant concentrait son feu, n'étant plus tenables, devraient être abandonnées.

L'ouvrage 53, plus fortement menacé encore que les autres, ne pouvait déjà plus tirer un coup de canon, qu'à l'instant une épouvantable bordée de mitraille et d'obus n'arrivât droit sur l'embrasure d'où était parti la bombe. Les artilleurs français, pour tâcher d'éviter ce tir précis de l'ennemi, dès qu'ils avaient mis le feu à une pièce, se jetaient sous une autre pour laisser passer l'ouragan de fer et de plomb.

Le général Uhrich ayant reconnu le danger imminent que ne tarderait pas à courir la lunette 53, aurait voulu que l'on pût utiliser les galeries de mines creusées sous l'ouvrage en les faisant sauter au moment opportun; mais on lui fit observer que les ressources du génie ne permettaient pas d'agir ainsi. Il donna l'ordre alors de noyer ces galeries.

Le soir, le général Werder fit donner au gouverneur des nouvelles fort graves et des plus inquiétantes sur les armées de Bazaine et de Mac-Mahon, nouvelles, hélas! trop réelles, et que le télégraphe *lui avait* probablement apportées. Le brave Uhrich,

pour faire comprendre à l'ennemi que tout cela ne l'intimidait nullement, résolut de répondre par une sortie, qui fut organisée pour le 2 septembre, à quatre heures du matin.

Un peu avant le moment fixé, lui-même, accompagné de son état-major, se rendit au bastion n° 9, pour être témoin de l'opération et pour pouvoir, selon les circonstances, l'arrêter ou augmenter son importance. Deux bataillons du 87e, destinés à l'attaque, se disposèrent l'un à se porter en avant, l'autre à attendre, en réserve, dans le chemin couvert.

Le premier avait mission d'aborder les Rotondes et Cronigburg en trois colonnes, une sur la droite, une sur la gauche, une sur le centre du hameau, pour voir les travaux d'attaque, s'en rendre bien compte, chercher à aborder les tranchées et les détruire. Pendant ce temps-là, trois compagnies devaient déboucher du troisième arrondissement de défense, et trois autres du quatrième arrondissement se diriger sur la route de Lingohhoffen, et en avant des Contades pour faire diversion.

Les Contades sont quelques bâtiments situés à six cents mètres des fronts nord-est de la place, entre la rivière de l'Ill, dont ils sont séparés par un petit bois et du gardien, et le fort des Pierres. Les principaux travaux de tranchée de l'ennemi appuyaient leur gauche extrême à quelques centaines de mètres en avant de ce point.

L'opération, vigoureusement conduite cependant, ne réussit pas, et l'on acquit la triste certitude que l'ennemi, ayant des intelligences dans la place, avait *été prévenu à temps*. Il attendait en silence derrière *ses tranchées*. La sortie fut reçue par lui à coups de

fusil. Le combat s'engagea, mais on fut obligé de se replier, et les deux bataillons rentrèrent dans la ville à sept heures du matin, ayant 135 hommes, dont plusieurs officiers, hors de combat.

Le 1er septembre fut pour la brave garnison de Strasbourg, comme pour l'armée de Châlons, une fatale journée, car, outre la sortie échouée, elle perdit l'intrépide colonel du 16e d'artillerie, Fiévet, blessé dans les premiers jours du siége, et dont on apprit la mort. Le général Uhrich regretta profondément ce chef de corps, dont la perte était irréparable en ce moment. Il lui rendit son juste et dernier hommage dans l'ordre du jour par lequel il annonça aux défenseurs de Strasbourg ce triste événement.

Le 3 septembre, le feu de l'assiégeant diminua beaucoup d'intensité sur la citadelle, c'est-à-dire du côté de Kehl et sur la ville, mais il n'en fut pas de même pour les ouvrages avancés. Le 44 souffrit beaucoup. Pendant la journée on vit s'élever, au-dessus des parallèles, un ballon captif, ce qui fit croire à des signaux et à des intelligences dans la place. On fit une enquête qui n'amena aucune découverte.

Dans le but de rendre les derniers devoirs aux morts restés sur le champ de bataille, lors de la sortie de la veille, le gouverneur demanda une heure de suspension de feu, de 10 à 11 heures du matin. L'ennemi accorda l'armistice, mais s'opposa aux recherches qui n'aboutirent pas. Le soir, le général Werder envoya au général Uhrich des nouvelles positives de la capitulation de Sedan, et lui fit remettre quelques saufs-conduits accor-

dés à plusieurs personnes de la ville. Pendant la nuit une fusillade des plus vives s'engagea entre l'ennemi et les défenseurs des ouvrages 44, 52, 53 et 54, sur le front d'attaque. Était-ce une reconnaissance? était-ce une tentative de vive force sur la place? On ne put s'en rendre compte.

Au moment où l'on avait vu l'assiégeant se décider à une attaque régulière et cheminer vers la place, on avait ordonné le palissadement. On fit cesser les travaux devenus inutiles, attendu que les palissades étaient culbutées par le feu des batteries allemandes, au fur et à mesure qu'on les plaçait.

Le feu semblait de temps à autre devenir moins vif sur la ville, mais il redoublait sur les ouvrages avancés. L'ennemi, persuadé que le poste d'observation continuait à occuper la plate-forme de la cathédrale, y envoyait encore des projectiles. Défense fut faite de laisser monter personne sur l'édifice. Le 5 septembre, une vive fusillade se fit entendre en avant de l'ouvrage 44, dont les défenseurs repoussaient une reconnaissance.

Les travaux d'attaque, au milieu de tout cela, marchaient rapidement. En face du 44, la tranchée était à 500 mètres, en face des 53 et 54, à 250 mètres seulement. Des mortiers de 55 centimètres furent mis en position dans ces trois ouvrages pour ralentir l'ennemi dont les batteries, toujours éloignées, mais bien servies et ayant autant de portée que de précision, atteignaient facilement les points à battre.

Ce jour-là, un parlementaire porteur d'une quatrième sommation fut introduit dans la place et renvoyé comme les précédents. Il avait remis au gouverneur une lettre du général Werder.

On commençait à manquer de canonniers; on en prit que l'on désigna dans le régiment de marche de la cavalerie dont on devait comméncer le lendemain à abattre les chevaux pour nourrir la garnison et la population pauvre. On fit à cette époque une remarque : c'est que l'assiégeant connaissait l'heure du relevé des gardes, choisissait ce moment pour redoubler son feu. Le gouverneur donna l'ordre de laisser la garde nationale libre à cet égard et à la volonté des commandements d'arrondissements.

Le lendemain, un certain nombre de personnes, ayant obtenù des saufs-conduits de l'autorité prussienne, quittèrent la ville à onze heures du matin. Pendant la nuit du 7 au 8, les bombes mirent le feu à la caserne de Finckmatt, une des plus belles de la place. Plus le siége avançait vers son terme, moins les bâtiments, les édifices, les maisons devenaient sûrs et plus le nombre des victimes augmentait aussi bien parmi les habitants que parmi les troupes. La moyennne des personnes atteintes dans les vingt-quatre heures était depuis deux jours de soixante.

Le 8 septembre était le jour anniversaire de la naissance du grand-duc de Nassau. L'ennemi se fit une joie barbare de fêter cette date par un redoublement de feu qui causa un redoublement de dégâts dans la ville. Le pont qui reliait les lunettes 52 et 54 fut détruit; l'ennemi chercha, pendant la nuit, à attaquer l'ouvrage 57 au moyen d'une batterie d'enfilade. On se hâta, au point du jour, de fermer la lunette à la gorge; mais alors ce fut sur le flanc du bastion 12 couvert par cette lunette, que l'assiégeant essaya de faire brèche.

Le *général* Uhrich donna ordre de creuser une

galerie de mines pour déboucher sous la brèche. Le flanc 13, menacé également, fut armé de deux obusiers de montagne, et l'on s'aperçut, au point du jour, que l'ennemi avait construit une traverse à 100 mètres de la lunette 44. On arma ce saillant de deux mortiers.

Jusqu'alors, le théâtre, situé près la porte des Juifs sur le front nord-est, couvert par les bastions de cet arrondissement de défense, n'avait pas souffert, et on y avait placé beaucoup de personnes sans asile; le 19, il fut brûlé complétement, aussi bien que la caserne Saint-Nicolas. L'arsenal fut encore horriblement maltraité, les portes de la citadelle brisées; tous les bâtiments défoncés, le faubourg des Pierres incendié, le quartier général abîmé, les remparts enfilés, les ouvrages avancés pris à revers, les défenseurs des numéros 44 et 53 décimés. Le 44 allait bientôt n'être plus tenable. Le soir, le général Werder prévint par lettre le gouverneur qu'une députation suisse se présenterait le lendemain aux portes de la ville, pour offrir d'emmener la partie la plus nécessiteuse et la plus malheureuse de la population, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades qui voudraient accepter un asile dans la Confédération helvétique.

En effet, le 11 septembre, la délégation fut introduite dans les murs saccagés de l'héroïque Strasbourg et reçue par la municipalité. On la conduisit ensuite au quartier général devant le gouverneur, qui l'accueillit avec bonheur et cordialité. Le général Uhrich, d'un caractère bon et humain, mais soldat avant tout, était heureux de penser que quelques milliers d'innocents échapperaient, grâce à l'offre

généreuse des cantons, aux horreurs de cette fin de siége, drame sanglant dont les épouvantables péripéties allaient s'aggravant chaque jour. La municipalité dressa une première liste d'émigrants, qui fut aussitôt transmise au général Uhrich, et par ce dernier au général Werder. Cette liste acceptée, ceux qui s'y trouvaient inscrits sortirent de la place le 15 septembre. Une seconde autorisation ayant été donnée par le général ennemi le 16, une nouvelle sortie de malheureux eut lieu le 17, à huit heures du matin. L'assiégeant borna à ces deux évacuations ses permissions pour les habitants de Strasbourg, dont 2,500 environ purent abandonner leurs foyers.

Revenons aux opérations du siége.

Depuis quelques jours, ainsi que nous l'avons dit, les distributions de viande à la troupe étaient faites avec du cheval. Il se trouvait parmi les défenseurs quelques *turcos* échappés de Freschwiller; ces sectateurs du Prophète ayant refusé cette nourriture, on la leur changea pour des rations de riz.

Ceqendant l'ouvrage avancé portant le nº 44, battu directement par le gros calibre de l'ennemi, n'étant plus tenable; le général Uhrich fit prévenir ses défenseurs qu'au signal d'un feu de bengale, ils auraient à l'abandonner et à rentrer dans la place, ce qui fut exécuté le soir même. La caserne Saint-Nicolas ayant été brûlée et détruite, l'administration des tabacs, vaste bâtiment situé dans la partie sud-est de la ville, près de la Manutention, sur la rive droite du canal, fut convertie en logements pour la troupe. Quant à la citadelle, le feu de l'ennemi l'avait rendue impossible à tenir, même pour un simple détachement qui y eut été écrasé en un instant. La

délégation suisse rendit à la défense et à la ville un autre service; elle lui fit connaître ce qui s'était passé en France et à Paris. Par elle et par une lettre adressée au préfet, le baron Pron, le gouverneur sut que la République avait été proclamée; qu'un gouvernement dit de la *Défense nationale*, dont la présidence était exercée par le général Trochu, avait remplacé le gouvernement impérial.

Le général Uhrich, à cette nouvelle, fit afficher la proclamation patriotique ci-dessous :

« Habitants de Strasbourg, officiers, sous-officiers et soldats de la garnison, la République a été proclamée à Paris; un gouvernement de défense nationale s'est constitué. En tête de son programme il a mis l'expulsion de l'étranger du sol français. Nous nous rallierons à lui, nous, chargés de la défense de Strasbourg et de conserver à la France cette noble et importante cité.

« Habitants de Strasbourg, par vos suffrages, par votre résignation, par le courage de tant d'entre vous qui prennent part à la défense de la ville, par votre patriotisme, vous avez secondé l'armée dans ses efforts. Vous resterez dignes de vous-mêmes. Et vous, soldats, votre passé répond de l'avenir. Je compte sur vous, comptez sur moi. »

Le préfet remplacé par ordre du gouvernement, déclara qu'il resterait à son poste jusqu'à l'arrivée de son successeur. C'était une action d'autant plus méritoire et d'autant plus patriotique, que tout devait faire croire à ce courageux fonctionnaire que son successeur ne pourrait pénétrer dans une ville aussi bien investie que l'était Strasbourg. Il répondait ainsi à une mesure de défiance dont il était l'ob-

jet, par des actes de bon citoyen et par une noble vengeance.

Le 12 septembre, le gouverneur fit cesser le feu de la place, pensant que l'ennemi l'imiterait, et afin de ne pas faire courir des dangers aux membres de la délégation suisse, mais l'ennemi continua le sien. La délégation, néamoins, parcourut la ville, et put se rendre compte des horribles dégâts faits par les projectiles. Il se prodnisit ce jour-là un trait d'héroïsme qa'il est-bon de faire connaître. L'assiégeant était en butte, dès qu'il s'approchait des remparts, aux balles des corps francs, volontaires et tirailleurs. Le général Werder s'en plaignit, et menaça de les considérer comme appartenant à l'armée et à la défense régulière. Le général Uhrich fit prévenir ces braves gens. Tous répondirent qu'ils voulaient néanmoins continuer leur service, quelque chose qui pût leur en venir. Le colonel Blot du 87e fut blessé.

Le 13, un sous-lieutenant nommé Archer, du 96e de ligne, ex-commandant du fort de Lichtemberg, revenu dans la place par échange avec un officier prussien prisonnier, donna au Conseil de défense des notions exactes sur la bataille du 6 août et sur les événements qui avaient suivi cette fâcheuse affaire. Il ne fut donc plus possible au Conseil de révoquer en doute les tristes événements de la guerre qui se succédaient sans interruption depuis plus de six semaines. Cela n'était pas de nature à entretenir l'espérance d'un secours prochain; mais l'énergie des défenseurs n'en fut nullement ébranlée.

La municipalité, n'imitant pas la conduite du préfet, crut devoir envoyer sa démission, en apprenant le changement du gouvernement, et se retira. Elle

fut remplacée par une commission administrative présidée par M. Kuss, professeur à l'Académie de médecine.

Ce jour-là, les embuscades sur le front d'attaque rendirent compte que l'on entendait du côté de l'ouvrage nº 53 des bruits sourds et étranges qui semblaient produits par un travail souterrain dirigé contre l'ouvrage nº 44.

Comme on le voit, l'attaque ne ménageait rien, employait tous les moyens pour forcer la place à se rendre. Nuit et jour le feu continuait par le bombardement, par le canon, par la fusillade sur la ville, sur les ouvrages avancés, sur la citadelle, sur le corps de place; les travaux marchaient à grands pas. Les tranchées s'approchaient sur le front nord dont plusieurs lunettes étaient criblées de projectiles, de face, de flancs et même à revers. Pour empêcher l'enfilade du nº 53, on essaya de placer deux obusiers de montague au nº 57, mais on ne put empêcher l'ennemi de se loger dans une île appelée des Épis, et un nouveau malheur vint peser sur la défense; des grenades à main conservées avec peine à l'arsenal de la citadelle firent explosion. Chaque jour habitants et défenseurs étaient plus exposés aux coups de l'ennemi, et chaque jour la moyenne des victimes augmentait, depuis que l'assiégeant s'était rapproché de la place, le nombre des atteints par les projectiles dans les vingt-quatre heures variait de 60 à 80 et quelquefois depassait ce dernier chiffre.

Le 16 septembre, une batterie ennemie de fort calibre commença, malgré son éloignement, à faire brèche à la lunette 53. Bientôt cette brèche présenta une surface praticable sur trente mètres d'étendue.

Le général Uhrich donna aussitôt l'ordre de détruire l'ouvrage, puisque sa conservation était devenue impossible. Il fut évacué par la garnison à sept heures et demie du soir, et le feu ayant été mis à la mèche, il fit explosion. Un instant après, un parlementaire ennemi se présenta, faisant connaître que le général Werder n'autorisait plus personne à sortir de la place, et annonçant que si Strasbourg ne capitulait pas, alors que la situation politique était connue de ses défenseurs, le bombardement allait continuer plus terrible que jamais; que le seul édifice respecté serait la cathédrale; que seul ce vaste sanctuaire pourrait servir de refuge et d'abri pour les objets d'art que l'on ne voudrait pas exposer à une destruction complète et impitoyable.

La réponse fut, comme toujours, que l'on continuerait à se défendre.

La menace du général Werder ne fut pas vaine; toutes les batteries ennemies reprirent avec fureur leur feu contre toutes les parties de la ville.

La citadelle fut complétement détruite et la lunette 52 couverte de projectiles. Pendant la nuit, l'assiégeant vint planter un drapeau au saillant du glacis 44, comme pour en prendre possession; au point du jour, ce drapeau ayant été aperçu par le lieutenant Darboussier, du 8e d'artillerie, ce brave et audacieux officier sortit de l'ouvrage et l'arracha. Il fut assez heureux pour rentrer sain et sauf, après cette action d'éclat.

Cependant les habitants de la ville, perdant toute espérance d'être secourus de l'extérieur, commençaient à trouver que la défense se prolongeait trop et inutilement. La commission municipale, cédant

aux vœux qui lui étaient exprimés d'une façon précise et même un peu menaçante, fit une démarche auprès du gouverneur; tout en rendant hommage au dévouement patriotique du général Uhrich, elle demanda à entrer en négociation. Le général assembla le Conseil de défense, le 19 septembre, et lui fit connaître la démarche de la commission. Les avis furent partagés. D'un côté les devoirs de l'humanité, d'un autre la patrie.

Le général déclara que l'exemple d'un dévouement sublime ne serait pas stérile en ce moment. Il écrivit en ce sens une magnifique lettre se résumant par ces mots : *Paris s'inspirera de nous*. La question d'humanité fut écartée, celle du devoir resta seule et tout entière : la continuation de la défense fut décidée. La commission municipale, en apprenant la résolution du Conseil de défense, demanda à être entendue. Elle fut admise, et déclara que le sentiment du désespoir commençait à se faire jour parmi les habitants et à remplacer le sentiment de la résignation, que l'on pouvait avoir à redouter un mouvement contraire à l'ordre. Après le départ des membres de la commission, le Conseil prit une délibération prescrivant la continuation de la plus énergique résistance. Le brave Uhrich déclara qu'il saurait bien conjurer le danger intérieur dont on le menaçait, que les mesures qu'il prendrait, et dont il avait prévenu la commission municipale, seraient de nature à conjurer l'orage populaire ou à le faire immédiatement cesser. On savait le gouverneur un homme assez décidé, assez résolu pour ne reculer devant aucun obstacle.

Pendant que tout cela se passait, les 18 et 19 sep-

tembre, le bombardement ne cessait pas un seul instant. Une sortie faite par une compagnie du 21ᵉ, pour savoir si l'île des Épis était occupée par l'ennemi, fit connaître qu'elle ne l'était pas. Le front sud, épargné jusqu'alors, commença à souffrir. Des batteries furent établies dc ce côté et tirèrent sur les ouvrages; ainsi donc il devenait hors de doute que la place était complétement et de toutes parts sous l'action des bouches à feu de l'assiégeant, qui avait alors plus de deux ceuts engins, presque tous de fort calibre, à portée de la ville et des ouvrages.

La journée du 20 septembre fut signalée par une action extraordinaire et qni fait le plus grand honneur à son auteur. Le nouveau préfet du Bas-Rhin et de Strasbourg, M. Valentin, bravant tous les dangers pour venir occuper le poste auquel il avait été appelé par le Gouvernement de la défense nationale, ayant traversé le grand-duché de Bade, étant arrivé déguisé sur Bâle jusqu'à Wissembourg, franchit non-seulement les lignes de l'ennemi devant Strasbourg et les ouvrages avancés, mais encore n'hésita pas à se jeter à la nage, dans les fossés du corps de place pour pénétrer dans la ville pár le 4ᵉ arrondissement de défense.

Nous allons entrer, à dater du 21 septembre, dans la plus courte, la plus terrible et la dernière phase de la belle défense de la capitale de l'Alsace.

V

Les huit derniers jours du siége et du bombardement de Strasbourg, du 20 au 28 septembre, furent les plus terribles et ceux pendant lesquels la garnison et les habitants firent le plus de pertes.

Le commandant du génie Ducrot, frère du jeune général de ce nom, eut la tête emportée par un boulet; beaucoup d'autres officiers et de braves soldats furent tués ou blessés. Il était presque impossible de parcourir la ville sans un danger permanent, et pour gagner le pied des remparts, on était obligé de se couler de maison en maison en défilant de l'extérieur.

Non-seulement le bombardement ne discontinuait pas, mais les travaux d'attaque marchaient à grands pas sur le front nord, sans qu'on leur pût opposer des obstacles sérieux. En effet, comment contre-battre les batteries ennemies avec des pièces d'un calibre inférieur, culbutées dès qu'on avait tiré quelques coups, atteintes facilement et ne pouvant faire de mal à l'assiégeant, tant leur feu avait d'infériorité sur celui-ci.

En outre, les deux brèches ouvertes, l'une à la lunette, l'autre au corps de place lui-même, étaient sans cesse battues par les projectiles de l'extérieur, lancés de très-loin et cependant causant de grands ravages dans le terre-plein.

La défense fut bientôt obligée de se résigner à abandonner cinq des ouvrages avancés. L'ennemi en occupa deux seulement, le 44 et le 53, et, du 53, il commença à cheminer à la sape dans la double caponnière, pour aborder le corps de place.

Les choses en étaient là lorsque, le 24 septembre, on remit au général Uhrich une longue lettre du grand-duc de Bade, qui suppliait le gouverneur de ne pas prolonger davantage une résistance devenue impossible.

Tout pouvait faire présager, en effet, que la place ne tarderait pas à être obligée ou de capituler ou de subir le dernier acte du drame ayant pour dénouement une prise d'assaut avec le pillage, l'incendie, le massacre et toutes les horreurs qui en sont la conséquence habituelle.

Néanmoins et malgré la sourde opposition, les menées d'une partie de la population, le général refusa encore de se rendre. A la lettre affectueuse et des plus flatteuses pour la défense et pour le général, du grand-duc, le gouverneur répondit dans les termes les plus courtois qu'il avait des devoirs à remplir; qu'il devait résister jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il ne doutait pas que les bonnes dispositions de ses adversaires à l'égard d'une garnison valeureuse seraient toujours les mêmes.

Le brave Uhrich comptait sur ce qu'on se doit dans les armées régulières, entre ennemis intrépides et loyaux, s'estimant les uns les autres. L'avenir prouva qu'il avait bien jugé ses adversaires.

Cette lettre du grand-duc, écrite si peu de jours avant la fin du siége, est pour le général et pour ses

enfants un réel titre de gloire ; il le comprit et l'écrivit au prince, mais le siége ne fut pas discontinué.

Le général Werder, voyant qu'il ne pourrait vaincre la résitance jusqu'au moment où tout serait disposé pour un assaut ne laissant aucune chance d'être repoussé, donna l'ordre de continner à parfaire les deux brèches et à tout préparer pour le passage du fossé, qui était plein d'eau et par conséquent inabordable.

L'ennemi, très-ingénieux pour tout ce qui concernait les opérations de guerre, imagina de requérir au petit village de Schotisheim, où existent beaucoup de brasseries, les gros tonneaux de ces brasseries. On les vida et on en fit des radeaux très-solides et très-légers, d'une manœuvre facile, qu'on amena près des fossés.

La défense s'empressa de diriger son feu sur ces nouveaux ponts volants; on parvint à en atteindre un, qui fut détérioré, mais que l'assiégeant parvint bientôt à réparer.

Ce qu'il y avait de plus triste pour les défenseurs, c'est qu'ils assistaient à la préparation de leur supplice sans pouvoir, en quelque sorte, s'opposer à rien, faute de moyens et aussi parce qu'il n'était plus possible de maintenir un seul instant des hommes sur les remparts. Quant aux abris dans l'intérieur de la ville, il ne fallait plus songer à avoir un quartier, une rue, un édifice où il était permis de se croire hors d'atteinte des projectiles de gros calibre.

Les choses en étaient là le 27, lorsque le général sut que les deux brèches étaient praticables, larges, faciles à aborder, impossibles à défendre. Il se décida donc à assembler le Conseil pour voir si les hom-

mes énergiques qui l'avaient si bien secondé croiraient possible encore de prolonger la lutte sans une inhumanité hors de saison et sans qu'on pût un jour reprocher à la défense d'avoir été au delà de ce que prescrivaient la raison et l'honneur. Quelle effroyable responsabilité pour eux, en effet, si Strasbourg, tombant à la suite d'une attaque de vive force, venait à être saccagé, détruit complétement, si défenseurs et habitants étaient passés au fil de l'épée ou massacrés, alors qu'il était de la dernière de toutes les évidences que l'on ne pouvait lutter plus longtemps, et que toute espérance de secours de l'extérieur était complétement perdue.

Le conseil eut donc lieu; l'état des choses y fut exposé consciencieusement, froidement, et, à l'unanimité, il fut déclaré qu'il n'y avait pas moyen de différer d'entrer en pourparlers avec l'ennemi.

Le drapeau parlementaire fut hissé. Il était temps, deux heures encore, et l'assaut était livré. Or, il n'était plus possible, dans ce cas, de refouler les colonnes d'attaque. En même temps qu'il traitait avec l'assiégeant, le gouverneur faisait connaître aux habitants de Strasbourg, par une proclamation déjà publiée, ce qui se passait.

L'armée ennemie devant Strasbourg s'élevait, à ce moment, à plus de quatre-vingt-dix mille hommes. Les défenseurs n'étaient pas dix mille de troupes régulières.

Le général Uhrich écrivit au général Werder une lettre courte et digne pour lui dire que la défense étant à son terme, il lui demandait à traiter, ne doutant pas qu'il accordât à une garnison qui avait

fait son devoir, et à une ville malheureuse, les meilleures conditions en son pouvoir.

Le général prussien se hâta de répondre pour demander l'envoi à son quartier général de deux officiers supérieurs français, chargés par le gouverneur de traiter des conditions. Les deux officiers furent le colonel Ducasse, commandant de la place, et qui avait montré une vigueur, une énergie, un dévouement, une activité sans pareils, et le colonel du génie Mengin, qui, comme le premier, avait été admirable tout le temps du siége.

Les choses se passèrent ainsi, mais malheureusement nous devons mettre une ombre au tableau, pour être historien fidèle et consciencieux. Au moment où les soldats sortirent de Strasbourg, beaucoup se laissèrent aller à boire, excités peut-être par les habitants. Au lieu de se présenter devant leurs vainqueurs en adversaires nobles et dignes, obligés de céder à la force des choses, mais vaincus avec gloire, ils défilèrent sans ordre, sans discipline, brisant leurs armes et ne montrant pas la tenue qui eût si bien couronné leur admirable et patriotique défense.

Le général Werder et ses officiers, dès qu'ils aperçurent la garnison, mirent pied à terre et se portèrent au devant du général Uhrich. Le général Werder embrassa l'héroïque défenseur de Strasbourg et ne voulut pas que ses officiers et lui défilassent. Ils ne tarissaient pas en éloges sur la belle résistance de la place.

C'était déjà une sorte de récompense accordée à Uhrich. Une autre plus douce à son cœur ne devait pas tarder à couronner ses efforts et sa belle conduite.

Le général crut devoir venir lui-même rendre compte à Tours de ce qu'il avait fait. Il arriva dans cette ville le 3 octobre, et, par un hasard singulier, fut obligé d'aller d'hôtels en hôtels, pour se loger, sans pouvoir parvenir à trouver une chambre. Tout était occupé. L'archevêque de Tours, apprenant son arrivée, se hâta de lui offrir la plus cordiale hospitalité dans son palais archiépiscopal, déjà en partie occupé par la délégation du gouvernement.

Le général fut logé dans deux chambres situées à côté de la petite bibliothèque, et bientôt le bruit de son arrivée se répandit en ville. Il fut l'objet d'une ovation enthousiaste, et, pendant les trois jours qu'il resta à Tours, reçut de nombreuses visites et de touchantes marques d'estime, de sympathie et d'admiration.

Il s'occupa immédiatement de remettre au Gouvernement de la défense nationale son rapport sur la capitulation de Strasbourg. Ce rapport, le voici textuellement :

RAPPORT OFFICIEL

du général Uhrich

SUR LA CAPITULATION DE STRASBOURG

Monsieur le Ministre,

Depuis quelque temps déjà, les dépêches que j'ai eu l'honneur de vous adresser ont dû vous faire pressentir que la situation de la place de Strasbourg devenait de plus en plus critique.

Dans les derniers jours du siége :

La citadelle, entièrement démolie, n'existait pour ainsi dire plus. Ses portes étaient abattues, ses bâtiments brû-

lés; sa garnison ne pouvait trouver à s'abriter que dans des casemates insuffisantes et dont les projectiles brisaient souvent les marques.

La ville, en partie incendiée ou démolie par les obus lancés de batteries établies à 3,000 mètres et même à 3,500 mètres, avait éprouvé des dégâts énormes et d'une nature inconnue jusqu'à ce jour, comme les projectiles inusités dans les guerres précédentes et que l'armée prussienne de siége avait employés contre la place.

Notre artillerie était réduite au silence. Dès qu'une bouche à feu était mise en batterie et placée dans une embrasure, elle se trouvait à l'instant mise hors de service ou démontée.

Lors de l'incendie de l'arsenal, trente-cinq mille fusées percutantes avaient sauté, précisément à l'époque du siége où elles eussent été le plus utilement employées. C'était à peu près tout ce que nous possédions en munitions de ce genre; j'ai bien fait confectionner par l'artillerie des fusées en bois, mais leur efficacité était presque nulle.

Les défenseurs ne pouvaient montrer un instant leur tête au défaut de l'épaulement, sans être atteints par des obus à balles, par des boulets creux, par des bombes et par des coups de mitraille tombant au milieu d'eux.

Les ouvrages extérieurs n'étant plus tenables puisqu'ils avaient été labourés, puis rasés par les projectiles, j'ai dû ordonner successivement l'évacuation de cinq d'entre eux, les lunettes cotées 44, 52, 53, 54 et 55. L'ennemi n'a occupé que deux de ces ouvrages, les lunettes 52 et 53, d'où il est parti pour cheminer dans les caponnières et arriver à couronner le chemin couvert de l'ouvrage 51.

Après ces travaux, l'assiégeant a pu battre en brèche les bastions 11 et 12. Il l'a fait avec une artillerie d'un puissant calibre. En quarante-huit heures la première de ces deux brèches était praticable. Encore trois ou quatre heures de feu, et la seconde l'était également.

Le passage du fossé avait été préparé au moyen d'énor-

mes tonneaux de brasseurs pris à Schiltigheim, reliés entre eux par des madriers formant des radeaux aussi solides que faciles à manœuvrer.

Rien ne saurait donner une idée de la rapidité avec laquelle ces derniers travaux avaient été effectués.

Le terre-plein des bastions 11 et 12, sans cesse labouré, sillonné par des projectiles de toutes espèces, principalement par des obus dont chacun contenait 470 balles, n'était plus tenable. Les défenseurs de la brèche n'avaient plus d'abri; la rue du Rempart, foudroyée nuit et jour par l'artillerie ennemie, était trop étroite pour leur donner un asile, même momentané.

Les casernes étaient brûlées; la place n'avait à l'intérieur aucune casemate et, pour s'abriter d'une matière fort insuffisante, les troupes durent couper les arbres des remparts, s'en faire des blindages sous lesquels ils cherchaient un refuge très-inefficace.

Tel était, Monsieur le Ministre, l'état des choses à Strasbourg lorsque, le 27 septembre, à deux heures et demie de l'après-midi, je fus prévenu par le directeur des fortifications et par le chef du génie que l'une des deux brèches était praticable, que l'autre allait le devenir, et que les travaux de l'ennemi s'exécutaient avec une telle rapidité, qu'à coup sûr l'assaut pouvait être donné d'un instant à l'autre.

Je crus devoir rassembler aussitôt le Conseil de défense et lui exposer la situation. La discussion s'ouvrit, et à l'unanimité des voix il fut reconnu que nous n'étions pas en état de soutenir et surtout de repousser un assaut, puisque les troupes chargées de défendre la brèche seraient écrasées par l'artillerie ennemie avant même d'avoir pu gravir les rampes.

A l'unanimité donc le Conseil déclara qu'il y avait lieu d'entrer en négociation avec l'ennemi.

En raison de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de *vous exposer*, je crus, Monsieur le Ministre, de mon de-

voir d'épargner à Strasbourg, qui déjà avait tant souffert, les horreurs d'une ville qui eût été prise d'assaut à coup sûr et peut-être eût été pillée et saccagée.

Je fis donc arborer le drapeau parlementaire et j'écrivis en même temps au général de Werder la lettre dont voici la copie :

Strasbourg, le 27 septembre 1870.

MONSIEUR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL,

La résistance de Strasbourg est arrivée à son terme.

J'ai l'honneur de remettre à votre discrétion la ville, la citadelle et la garnison.

Je demanderai, pour la ville, si cruellement éprouvée déjà, le traitement le plus doux possible et la conservation de ses propriétés particulières ;

Pour les habitants, la vie et les biens saufs, la liberté de s'éloigner ;

Pour la garnison, rien que le traitement que vous jugerez dû à des soldats qui ont fait leur devoir.

Je recommande à votre humanité les blessés et les malades qui sont actuellement dans les hôpitaux et ambulances.

Je désigne M. le colonel Ducasse, commandant de place, et M. le lieutenant-colonel Mengin, commandant l'artillerie, pour aller recevoir vos décisions.

Veuillez me faire connaître le jour, l'heure et le lieu de la convocation.

Je donne l'ordre de cesser le feu sur toute la ligne de défense, et j'ai l'honneur de vous prier de prendre la même mesure de votre côté.

Veuillez, etc.

Le général de Werder me répondit la lettre ci-dessous que je reçus à onze heures du soir. (Nous avons donné également la substance de ce document.)

Sur son désir j'envoyai immédiatement à Kœnigshoffen, comme il me le demandait, le colonel Ducasse, commandant la place, et le directeur d'artillerie, lieutenant-colonel Mengin. Les conditions furent réglées entre ces officiers et les officiers prussiens délégués par le général de Werder. Les conditions de la capitulation furent calquées sur celles de l'armée de Châlons, à Sedan.

En exécution de la convention arrêtée le 28 septembre 1870, à deux heures du matin, le même jour, à neuf heu-

res, les troupes allemandes occupaient la citadelle et les portes d'Austerlitz, Nationale et des Pêcheurs; à onze heures la garnison sortit avec armes et bagages pour défiler sur les glacis de la place et déposer les armes. Un corps de huit mille ennemis entra dans la ville et en prit possession.

Lorsque le général de Werder, commandant l'armée assiégeante, me vit venir avec la garnison française, il mit pied à terre ainsi que son état-major, et avec une courtoisie qui ne s'était pas démentie pendant le cours de ce siége, il vint au devant de moi, m'embrassa en voulant bien reconnaître que la défense n'avait pas été sans gloire. Le général de Werder s'opposa ensuite à ce que mon état-major et moi, ainsi que les officiers sans troupes, défilions devant lui.

Ainsi s'est terminée, Monsieur le Ministre, la mission qui m'avait été confiée par le gouvernement de l'empereur. J'aurais voulu prolonger la défense, mais je crois que nul à ma place n'eût pu le faire sans enfreindre les lois de l'humanité.

Si la défense a été vigoureuse, je le dois aux bonnes et patriotiques dispositions des habitants, qui ont montré une abnégation, un dévouement qu'on ne saurait trop louer, ainsi qu'au concours énergique de la garnison et du Conseil de défense.

Tous ont la conscience d'avoir fait leur devoir.

Je joins à ce rapport quelqnes observations qui ont paru de nature à mériter votre attention.

Lorsque, le 4 août au soir, le maréchal de Mac-Mahon quitta Strasbourg, la garnison de la place se composait du 87e de ligne, des dépôts du 18e et du 96e, de ceux des 10e et 16e bataillons de chasseurs à pied. Ces dépôts n'avaient que des cadres.

Après la bataille de Freschwiller, beaucoup de militaires de tous grades et de toutes armes vinrent se réfugier dans la place. Ces hommes furent un embarras pour

la défense plutôt qu'un renfort. Je les accueillis et en formai deux régiments de marche, un d'infanterie, un de cavalerie. Je fis tous mes efforts pour leur fournir des cadres de façon à souder tous ces éléments épars.

Trois détachements, savoir : un du 21e, un du 74e, un du 78e, destinés au 1er corps, et n'ayant pu le rallier, augmentèrent la garnison. Celui du 21e était un bataillon entier.

Je me trouvai avoir alors dans la main, en y comprenant la garde mobile et la garde sédentaire, environ 11,000 baïonnettes. La cavalerie avait 1,600 chevaux.

L'artillerie n'existait pour ainsi dire pas. Heureusement pour la défense, le brave et intelligent régiment des pontonniers prêt à partir, mais n'en ayant pas reçu l'ordre, resta avec moi et put servir les batteries.

Six officiers, quelques gardes et huit hommes de troupe comprenaient l'effectif du génie.

J'avais anssi une centaine de marins commandés par le contre-amiral comte Excelmans.

C'est avec ces éléments divers, peu homogènes et bien faibles, en armes spéciales, dont le total pouvait s'élever à 15,000 hommes, que Strasbourg dut résister à cinquante jours d'attaque, dont trente-neuf de bombardement incessant de nuit et de jour.

L'artillerie ennemie avait sur la nôtre une supériorité de matériel en nombre et en calibre, que vous apprécierez facilement par le simple exposé suivant.

Le corps de siége a mis en batterie depuis l'investissement jusqu'à la reddition de la place, plus de deux cents bouches à feu d'un calibre bien supérieur non-seulement aux nôtres, mais encore à tous ceux connus jusqu'à ce jour, se chargeant par la culasse et concentrant leur feu sur un espace restreint.

Nous n'avons pu lui opposer que 110 bouches à feu, dont 87 canons et 23 mortiers d'un calibre très-inférieur. C'est ce qui explique la supériorité écrasante du feu

de l'ennemi, et la possibilité pour lui de pousser avec une incroyable rapidité les travaux d'attaque en éteignant notre tir. Les officiers d'artillerie estiment à trois cent mille le nombre de gros projectiles envoyés sur la place de l'ennemi.

La garnison, pendant les opérations, a eu 2,500 hommes, la population 400 habitants hors de combat.

Le 23, cinq jours avant la reddition, j'avais reçu du grand-duc de Bade, la lettre ci-dessous :

Monsieur,

Comme bon voisin de l'Alsace et surtout de la ville de Strasbourg, dont les souffrances me causent bien de la peine, je viens vous adresser la parole, et je vous prie d'attribuer cette démarche au besoin que j'éprouve de contribuer autant que possible à une prompte conclusion des maux d'une malheureuse population soumise aux lois de la guerre.

Mon général, vous avez défendu avec vigueur la place qui vous a été confiée par votre gouvernement. L'opinion militaire de ceux qui vous assiégent rend complète justice à votre énergie et au courage avec lesquels vous dirigez la défense de la forteresse.

Vous savez, Monsieur, que la situation extérieure ne vous laisse plus rien à attendre de la part du gouvernement auquel vous étiez responsable, ou de l'armée à laquelle vous appartenez.

Permettez-moi donc de vous observer que la continuation d'une défense de la forteresse de Strasbourg, n'aura pas d'autre résultat que d'agrandir les souffrances des malheureux citoyens de cette ville, et de vous prendre toute possibilité d'obtenir de bonnes conditions pour vous et pour votre garnison, le jour où l'armée assiégeante prendra votre place par assaut.

Vous connaissez l'état actuel des travaux du siége, et vous ne doutez pas un moment que la crise de Strasbourg est bien certaine; mais qu'elle coûtera cher à votre garnison, et que les suites pour la pauvre ville en seront bien plus funestes encore.

Mon général, vous n'avez plus de gouvernement légal auquel vous êtes responsable; vous n'avez plus qu'une seule responsabilité, celle devant Dieu. Votre conscience, votre honneur sont libres. Vous avez bravement rempli votre devoir comme officier, dont l'honneur militaire est sans reproche.

Monsieur, vous savez que le roi Guillaume a accordé les conditions les plus honorables aux officiers de l'armée française qui faisaient partie de la capitulation de Sedan. Je ne suis pas autorisé à vous faire espérer un pareil sort, car je ne vous adresse la parole que comme simple particulier, qui profite d'une position exceptionnelle pour essayer de faire le bien; mais je ne

doute nullement de la grandeur et de la générosité du roi de Prusse vis-à-vis de chaque brave soldat.

Mon général, veuillez écouter la voix d'un prince allemand qui combat pour la gloire de sa patrie; mais qui, néanmoins, connait son devoir envers Dieu, devant lequel il n'y a qu'une vraie gloire, l'amour des frères.

Je vous prie donc d'en finir avec ce terrible drame, et de profiter franchement de ce bon moment pour faire vous-même des propositions acceptables au général en chef de l'armée du siége devant Strasbourg, qui vous a souvent fait preuve de son bon vouloir.

Médicis,
Grand-Duc de Bade.

Je m'étais empressé de répondre à Son Altesse grand-ducale la lettre dont voici copie :

Monseigneur,

C'est un bien grand honneur que m'a fait Votre Altesse royale en m'écrivant cette lettre si noble, si sage, si pleine de philanthropie, que je viens de recevoir, et qui restera dans ma famille comme un titre de gloire.

Croyez qu'il me serait bien doux de pouvoir suivre vos conseils, et de faire cesser les souffrances de la population résignée et fière de Strasbourg, croyez qu'il m'en coûte beaucoup de résister à tout ce que vous me dites; nul plus que moi, monseigneur, n'est douloureusement impressionné par l'aspect des ruines qui m'environnent, par le spectacle de ces hommes inoffensifs, de ces femmes et de ces pauvres petits enfants qui tous sont frappés par les boulets et la mitraille.

Mais, à côté de ces sentiments qu'il me faut comprimer, se presse le devoir du soldat et du citoyen. Je sais que ma malheureuse patrie est dans une situation critique que je ne veux pas chercher à nier; je sais qu'elle n'a pas encore un gouvernement définitif, mais permettez-moi de le dire à Votre Altesse royale, plus la France est malheureuse, plus elle a droit aux preuves d'amour et de dévouement de ses enfants. Et daigne Votre Altesse royale croire à tout le regret que j'éprouve de me voir forcé de résister à mon penchant personnel et aux avis si remplis d'humanité qu'elle m'a fait l'honneur de me donner. Qu'elle daigne croire que je n'ai pas la prétention de faire parler de moi, mais que je suis tout simplement un soldat qui obéit aux lois militaires de son pays.

Outre ce rapport très-circonstancié, le général remit au Gouvernement de la défense nationale un état de proposition des récompenses demandées par lui, en faveur des défenseurs de la place. Cet état fut accueilli, comme il méritait de l'être, avec la plus grande faveur, et le jour de son départ de Tours

pour se rendre à Bâle, le général, auquel on avait offert une grande position que sa parole donnée le privait d'accepter, eut du moins la consolation de voir au *Journal officiel* de la République, le nom de ceux pour lesquels il n'avait pas vainement sollicité les faveurs les mieux acquises. En tête de la liste, il trouva son nom. Il était élevé à la dignité de grand'croix dans l'ordre de la Légion d'honneur.

On remarque parmi ceux qui eurent de l'avancement dans l'armée ou dans la Légion d'honneur :

Le général d'artillerie Barral, promu divisionnaire quoique étant au cadre de réserve. C'est lui qui eut l'audace de venir, déguisé en ouvrier, à travers les lignes prussiennes, et entra ainsi au commencement du siége dans la place, où il rendit les plus importants services ; — au grade de général de brigade, l'intrépide colonel Blot, du 87e, blessé dans un des derniers jours de la défense ; — à celui de colonel, les lieutenants-colonels du génie Mengin, chargé, après avoir fait vaillamment son devoir, de traiter de la capitulation ; Maritz, de la même arme, commandant le génie ; Rollet, lieutenant-colonel du 47e, blessé à Freischwiller et organisateur du régiment de marche d'infanterie ; au grade de chef d'escadron, le capitaine d'état-major Schnéegiens, blessé pendant le siége.

Outre le général Uhrich, le gouvernement, à Tours, donna dans la Légion d'honneur : trois croix de commandeur, huit d'officier, cinquante-deux de chevalier au détachement de marins commandés par le contre-amiral Excelmans, et par le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars. L'un fut fait grand officier, l'autre commandeur. L'un et l'autre avaient

noblement et bien vigoureusement fait leur devoir.

Un grand nombre de médailles militaires furent aussi accordées aux hommes de troupes.

Parmi les commandeurs, citons les colonels d'artillerie Boina, du génie, Sabatier, parmi les officiers, M. Marçotte, directeur des douanes, parmi les chevaliers, M. de Pourtalès, chef de bataillon de la mobile, et Cavalier-Joly, lieutenant dans le même bataillon.

Beaucoup de ceux qui obtinrent ces récompenses ont été blessés pendant le siége.

Le brave général Uhrich avait à peine quitté Tours, que déjà la jalousie, la médisance, la calomnie s'attachaient à ses pas et faisaient, pour ternir sa réputation, pour ôter de la valeur à son héroïque défense, des tentatives heureusement sans succès. Le général Barral n'eut pas plutôt connu ces sourdes menées qu'il s'empressa d'écrire aux journaux une lettre énergique pour venger son chef.

Un journal de Tours prétendit que l'ennemi avait pris à Strasbourg 8 millions, 1,070 bouches à feu et un grand nombre de fusils. On a vu que les 1,070 canons se réduisaient à 240 pièces, démontées par le feu de l'ennemi pour la plupart ; quant aux millions et aux fusils, à l'exception des armes déposées, jetées ou brisées par la garnison, le vainqueur ne trouva rien dans la place.

Puisse ce récit véridique, authentique, prouver à tous que la gloire des défenseurs de Strasbourg est bien vraie, bien pure de tout mélange, et telle que la France la considère et peut la considérer aujourd'hui, comme une des plus belles pages de son histoire militaire

---

Montigny le 17 Nov.bre 1870

Mon cher du Casse,

J'ai été souffrant ces derniers temps et n'ai pas pu répondre à vos deux lettres qui me sont parvenues, ainsi que la première partie de la relation du siège de Strasbourg; mais je n'ai pas reçu la fin de votre travail.

Merci de votre bon et amical concours pour l'établissement de la vérité: elle se fera jour en dépit de quelques détractions qu'il me serait facile de réduire au silence, si je voulais engager une polémique que je me suis interdite.

Il y a, dans votre relation, quelques erreurs que je vais vous indiquer, en suivant l'ordre que vous avez choisi.

1° Le Chef du Génie était le Lieutenant Colonel Maritz et non Mengin: ce dernier était Commandant de l'Artillerie dans la Place.

2° Au Conseil de Défense, furent ajoutés le Lieutenant-

Colonels Mengin et Maritz ; l'Amiral Exelmans, en raison de sa position toute exceptionnelle, y fut également admis. Enfin, le Colonel Petitpied, du 20.e d'Artillerie, remplaça le Colonel Fiévet, du 16.e d'Artillerie Pontonniers, mort des suites de sa blessure.

3° Les Pompiers de la ville n'ont pas été compris dans la garnison. J'ai formé une Garde Nationale Sédentaire, forte de 3.000 hommes, qui n'a fait aucun service pendant la défense, mais qui a fourni une Batterie d'Artillerie volontaire qui a pris poste aux remparts et y a bien servi.

Deux Compagnies de Francs-tireurs ont été organisées et ont bien fait pendant toute la durée du siège. Quant à la Garde nationale mobile, qui n'avait jamais été réunie, elle se composait, à Strasbourg, de trois Bataillons d'Infanterie et de trois Batteries d'Artillerie, aussi ignorants les uns que les autres, de ce qu'ils allaient être appelés à faire.

" 4° Le petit épisode du parlementaire qui est

de rechange à l'Arsenal. Il en résultait que chaque fois que l'un de ces accessoires venait à manquer, le fusil devenait hors de service et il fallait l'échanger contre un neuf, à l'Arsenal.

Telles sont, mon cher Du Casse, les rectifications que je vous propose de faire à votre historique du siège de Strasbourg.

Il en est une autre, qui m'est toute personnelle, mais elle exigerait une refonte complète de votre œuvre et je n'ose pas vous la demander : je l'indiquerai seulement.

Vous me traitez beaucoup trop bien, entraîné par votre amitié pour moi, amitié que je vous rends amplement, du reste.

Je n'ai d'autre prétention que celle d'avoir fait mon devoir de mon mieux, sans oublier que j'étais à la fois soldat et homme, mais

en faisant toujours primer l'homme par le soldat.

Pour la première et, sans doute, pour la seule fois de ma vie, j'ai senti le poids d'une responsabilité absolue. Mon Conseil de Défense m'a aidé à supporter ce lourd fardeau sans en être écrasé. Cet aveu ne me coûte rien à faire, car le devoir militaire a toujours prévalu dans ma conduite et les combats intérieurs sont restés enfouis au fond de ma conscience.

Tout à vous d'amitié

Gal Uhrich

Strasbourg le 2 Décembre 1871.

Mon cher Du Casse,

J'ai reçu la seconde partie de votre travail sur le siége de Strasbourg et j'ai quelques rectifications à vous demander.

1° Dès que j'ai eu connaissance du prétexte dont l'ennemi se servait pour motiver le bombardement de la Cathédrale, je le lui ai enlevé, en retirant le poste d'observation que j'avais établi sur la plateforme.

2° Les projectiles ne en continuèrent pas moins à pleuvoir sur ce magnifique monument, dont les dégats ont été appréciés à près de deux millions.

3° Mon Quartier-général, couvert, en partie, par le théâtre a été, relativement, épargné. Il a moins souffert que l'hôtel de ville et surtout, que la Préfecture qui a été incendiée. Les trois établissements sont très rapprochés les uns des

autres. J'ai dû seulement, pour cause de [illegible], abandonner les appartements du premier étage et m'établir au rez-de-chaussée où je suis resté jusqu'à la fin du siège, sans trop de dommage. Je n'ai donc pas été obligé d'occuper l'abri blindé que le Génie avait fait établir, en prévision de la destruction du Quartier général par les projectiles ou par l'incendie.

L'ennemi, du reste, qui n'ignorait rien de ce qui se passait en ville, apprit bientôt la destination que devait recevoir cette petite tour qu'il avait négligée jusque là; il dirigea sur elle le feu de ses grosses pièces et il l'eût renversée en bien peu de temps, s'il n'avait pas appris qu'elle n'était pas occupée.

6°. La Garde nationale sédentaire a été chargée du maintien de l'ordre dans la cité; elle n'a fait aucun service aux remparts; seulement, elle a fourni à la défense une Batterie d'Artillerie volontaire qui est honorablement

payé de leur personne. Les Francs-tireurs et les Compagnies franches devinrent, en peu de temps, la terreur des assiégeants.

5° L'Amiral Exelmans n'a fait entrer ni obusiers de montagne, ni matériel quelconque dans la place; un certain nombre de ces obusiers fournis par l'Arsenal, ont été mis à sa disposition pour la défense du secteur dont il avait le commandement: de là l'erreur.

6° Le Général ennemi ayant menacé les Francs-tireurs d'être passés par les armes, s'ils tombaient entre ses mains, je leur fis contracter à tous un engagement volontaire pour la durée de la guerre; dès lors ils furent à l'abri de la fureur du chef prussien.

7° À la suite d'une délibération de la Commission municipale tendant à la reddition de Strasbourg, délibération repoussée par moi, une délégation de cette même Commission a été admise deux fois en présence du Conseil de défense pour obtenir

la cessation des malheurs qui écrasaient Stras-
bourg. Elle fit ressortir que la ville allait tomber fatalement, qu'aucun secours venant de l'extérieur ne pouvait être espéré; que l'honneur militaire était sauf et que la prolongation de la défense n'aurait d'autre effet que d'amener la destruction complète et bien inutile de cette malheureuse cité.

Enfin, l'on fit appel aux sentiments d'humanité du Conseil de Défense. Mais il ne fut pas dit qu'un mouvement intérieur était à redouter de la part des habitants; la délégation ne chercha pas à exercer une pression sur le Conseil et se borna à faire un exposé de la situation de la ville et de ses habitants. Sa demande, d'ailleurs, fut repoussée par le Conseil de défense, chez qui le devoir devait l'emporter sur la pitié que lui inspirait l'aspect des malheurs auxquels la population était en proie.

8° La mort du Commandant du Génie Ducrot a été une grande perte pour la garnison de Strasbourg. Aussi intrépide qu'intelligent, il était l'âme de la défense de la Citadelle. Presque en même temps que lui fut tué, de la même manière, le Chef d'Escadron d'Artillerie d'Huart, officier du plus grand mérite, chargé du commandement de l'Artillerie sur le front d'attaque.

9° Un rapport ultérieur portant au chiffre de près de 1600 le nombre des victimes civiles faites par les projectiles ennemis. La plupart des blessures étaient fort graves; cependant, un Zouave atteint de dix balles au même moment et un Sous-Lieutenant qui reçut onze éclats du même obus guérirent parfaitement l'un et l'autre. Il est vrai et juste de dire que le service

-hospitalier a été admirable. Médecins civils, médecins militaires, jeunes élèves de l'école de Médecine militaire, ce fut à qui offrirait le plus de dévouement; les Séminaires, le Gymnase protestant, les maisons religieuses de tous les cultes, les établissements publics s'ouvrirent pour donner asile à nos blessés qui y trouvèrent les soins les plus touchants.

10° Le Lieutenant Colonel Mangin, promu Colonel appartient à l'Artillerie; Maritz également nommé Colonel, est du Génie: ce sont deux braves et excellents Officiers.

11° L'ennemi trouva dans la Place 1200 Chassepots et quelques milliers de fusils d'anciens modèles, abandonnés depuis longtemps... J'avais dû conserver ces Chassepots en réserve, parce qu'il n'existait ni aiguilles, ni rondelles de rechange

8° La mort du Commandant du Génie Ducrot a été une grande perte pour la garnison de Strasbourg. Aussi intrépide qu'intelligent, il était l'âme de la défense de la Citadelle. Presque en même temps que lui, fut tué, de la même manière, le Chef d'Escadron d'Artillerie d'Huart, Officier du plus grand mérite, chargé du commandement de l'Artillerie sur le front d'attaque.

9° Des rapports ultérieurs portent au chiffre de près de 1600 le nombre des victimes civiles faites par les projectiles ennemis. La plupart des blessures étaient fort graves; cependant, un Zouave atteint de dix balles au même moment et un Sous-Lieutenant qui reçut onze éclats du même obus guérirent parfaitement l'un et l'autre. Il est vrai et juste de dire que les Services

8°. Il est faux que l'ennemi ait obligé les paysans flamands à travailler à ses ouvrages d'attaque. La chose a été dite, mais les preuves du contraire sont acquises.

Telles sont, mon cher de Catte, les rectifications que je crois utile de faire. Lorsque j'aurai reçu la fin de votre travail, je vous enverrai s'il y a lieu, de nouvelles observations.

Merci encore, vous me gâtez par moment.

Tout à vous d'amitié

Gal Ambert

[illegible] fait sommer la Place de se rendre à discrétion et entière. Ce parlementaire n'a pas dépassé les avant-postes ; je n'ai donc pas pu lui faire dire par ma bouche [illegible] et entendre le peuple de Strasbourg.

5° L'observatoire que j'ai fait établir sur la plateforme de la Cathédrale, était en communication avec le Quartier-général, au moyen d'un fil électrique ; un second fil [illegible] se rattachait à la citadelle.

6° L'hôpital militaire n'a pas été évacué ; il a seulement été dégagé de [illegible] encombrement, par la création d'une succursale ambulance dans une partie du Palais Impérial.

7° La citadelle n'a pas cessé, un seul instant, d'être occupée ; l'approvisionnement de vivres qui y existait, loin d'être retiré, avait été augmenté ; seulement, les habitants civils dont les maisons avaient été totalement incendiées, et qui encombraient les casemates, seul refuge de la garnison, furent envoyés dans des villages désignés [illegible] la Municipalité de Strasbourg.

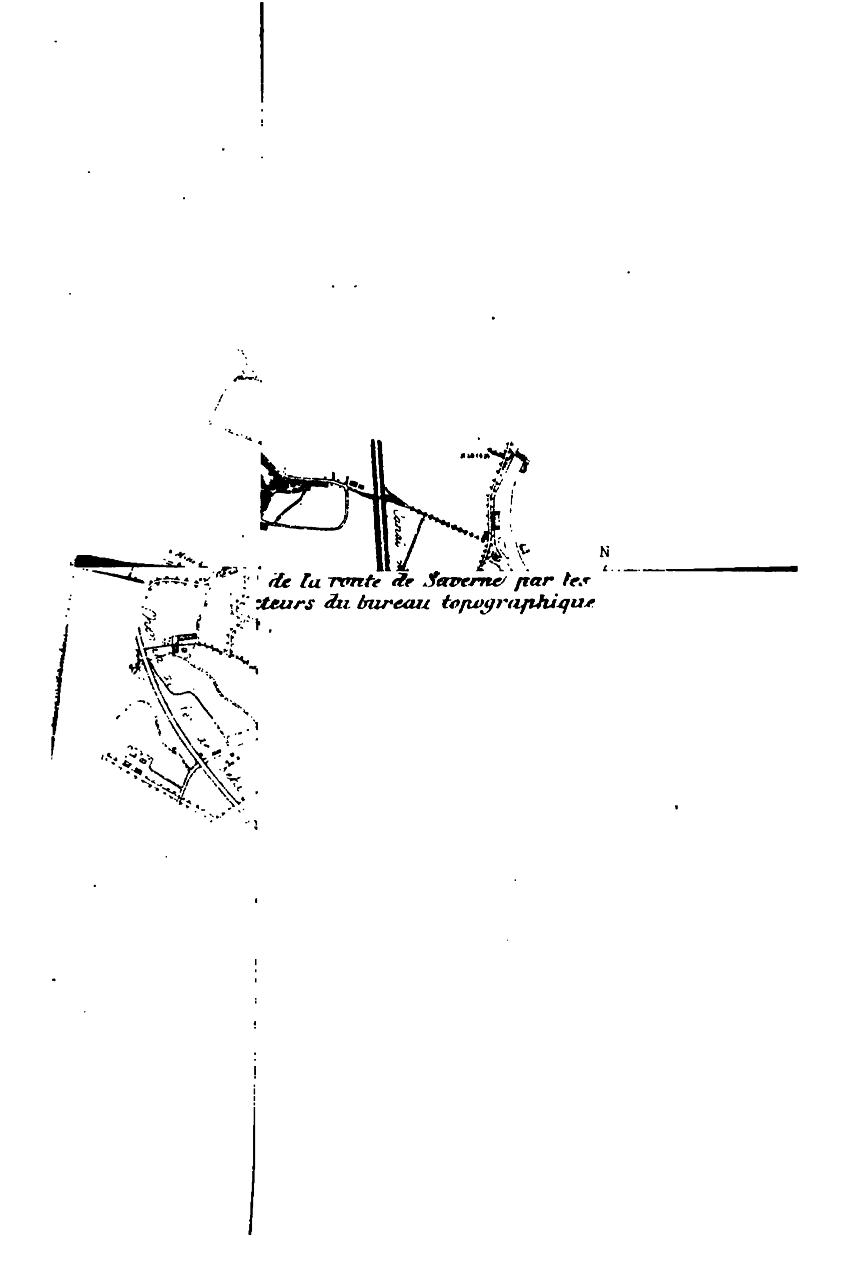
8° Il est faux que l'ennemi ait obligé les paysans Français à travailler à ses ouvrages d'attaque. La chose a été dite, mais les preuves du contraire sont acquises.

Telles sont, mon cher de Catte, les rectifications que je crois utile de faire. Lorsque j'aurai reçu la fin de votre travail, je vous enverrai s'il y a lieu, de nouvelles observations.

Merci encore, ne me gâtez pas autant.

Tout à vous d'amitié

Gal [illegible]



N
canal
de la route de Saverne par les
teurs du bureau topographique

